

ARCHINOIR

GRANDEUR, MISERE et

DECADENCE DU GAUCHISME

(Voir Sommaire au verso)

N° 2

Le numéro : 2 F

Abonnement : 10 F

S O M M A I R E du n° 2

- INTRODUCTION
- 2ème INTRODUCTION (sur l'Action Révolutionnaire et les Intellectuels)
- Sur les Comités d'Action (spécialement à Grenoble), le Désir et l'Amour
- Gauchisme de service et Action Directe (tract distribué à Grenoble)
- A partir de notre merde... (Notes brèves préalables à une analyse de l'Unité et du Pouvoir Proletariens)
- Rôle de la théorie
- Sur un peu d'activisme, à Langues Orientales (suivi de 4 tracts distribués à Langues O.)
- Notes sur le langage et Antonin Artaud
- Correspondance : 1) Lettre sur Archinoir et la linguistique d'un camarade de l'Ain
2) Réponse à cette lettre, par un camarade de Lyon, signataire du texte sur l'Histoire-Géo
- Bakounine : Union des Ouvriers et des Paysans
- Le détournement des murs

Pour toute correspondance et envois de fonds :

Jean FRANCOZ - 29, Rue des Champs-Elysées
38 - GRENOBLE

CCP 2367 - 90 - LYON

Depuis environ un an notre pratique nous a entraîné

1 - à laisser de côté un nouveau pan d'élaboration idéaliste, (qu'il en reste encore ou non, nous nous en fichons, nous ne faisons pas du "matérialisme à tout prix", nous voulons rejeter ce qui nous entrave).

2 - à nous séparer d'individus n'arrivant pas à investir dans leur action leurs perturbations névrotiques (nous ne sommes pas une organisation charitable devant tolérer des victimes du système... d'autant plus si celui-ci les tolère fort bien).

3 - à essayer de briser la projection formelle de nos désirs, héritée de la philosophie, etc... ;

4 - et surtout à essayer d'avoir enfin un pouvoir sur nos actions.

1 - Elaboration idéaliste -

a) c'est-à-dire que nous nous reconnaissons, à priori, dans tout ce qui clamait à l'autonomie d'organisation de la classe ouvrière, du groupe Révolution internationale à la limite, en passant par Noir et Rouge, I C O, Cahiers du Communisme de Conseils, etc... , et sans nous référer à l'autonomie de nos actions ("Nous sommes d'accord pour faire un travail politique avec tout individu ou groupe reconnaissant l'autonomie d'organisation de la classe ouvrière..." Introduction à Archinoir n° 1).

b) c'est-à-dire aussi que nous avons essayé d'apprécier "les relations de cohérence et de transparence et de leur rapport au sein d'une minorité révolutionnaire", alors que ceci n'est pas un Problème : soit il y a constat de transparence à l'instant où nous discutons ou agissons, soit il n'y a pas cohérence et la rupture est immédiate, la discussion contradictoire (qui peut dégénérer cependant en terrorisme verbal même s'il révèle les schizophrènes) et l'action passionnée faisant se révéler les flics et les tièdes.

c) c'est-à-dire encore que certains d'entre nous entretenaient (et entretiennent encore d'ailleurs), de manière absolue, leur présent, (évidemment pas toujours subversif ou ludique ou révélateur de présences), par la seule sublimation de concepts hérités de la poésie (d'où la force matérielle de l'idéologie) ainsi l'"amour" qui permet de rechercher éternellement la Femme, et d'attendre ... Ceci est vrai aussi pour les "suiveurs de cure psychanalytique ou psycho-thérapeutique"... et en général pour tous ceux qui systématisent telle ou telle spécialisation issue du passé poétique, philosophique ou scientifique.

2 - Ruptures - Nous ne faisons pas un problème cosmique d'une séparation (comme disent les situs, ce n'est pas les ruptures qui font progresser) d'avec un individu. Simplement, nous ne pouvons plus, dans notre

situation politique actuelle, traîner derrière nous des gens qui auraient dû se confronter, une fois pour toutes (et pour ne plus jamais la remettre en question) à la pratique politico-subversive. Seule cette dernière, et la théorisation qui en découle, permet, non pas d'éliminer les névroses, mais de les saisir unitairement dans le comportement quotidien et évite d'en faire un "cas" pouvant créer des attitudes de tolérance et d'intolérance de la part des copains. Alors que tolérance = intolérance. Deux choses à supprimer.

Ceci peut être généralisé dès qu'il y a obsession, cristallisation morbide sur un emmerdement, un seul côté de la vie = famille, argent, sexe, nourriture, la légalité, la violence, la faiblesse, ce qui fait apparaître le rôle de l'individu brimé. D'où l'urgence de définir ce qu'est une ACTION REELLE, qui puisse éviter à la fois l'idéologie de la rupture et toute rupture de l'idéologie, deux germes "fascisants" (? !) (Ne pas oublier que ce n'est pas non plus la rupture qui va résoudre réellement les problèmes posés par ces cas. La rupture ne résoud pas les causes de la rupture, pour personne. En médecine, l'ablation est le stade le plus primitif, sauf que ça dépasse le stade de "guérison par la magie", mais pourtant, lorsqu'il s'agit de ruptures, exclusions, il y a encore un côté magique. Les situs excluent, nous nous rompons. C'est un peu se leurrer sur une différence à peu près inexistante. Simple-ment, il est impossible que ne se posent les problèmes cons d'une société con sans y répondre d'une façon con.)

3 - Systématisation formelle - La dernière construction philosophique et sa recherche de la Totalité (L'Internationale situationniste) peut aussi empêcher une pratique autonome. Je ne sais que faire d'un système cohérent et glacé, qui ne peut être qu'incohérent par rapport à mes désirs ; mais c'est là pourtant que se trouve la cohérence du situationnisme, à savoir sa désagrégation dans mes situations vécues, qu'elles soient subversives ou non d'ailleurs, ma vie se composant d'une "succession de temps forts et de temps faibles", mais ma vie ne sortant pas de sa trajectoire, de son mouvement qui lui est unique. Ma théorie-pratique, ma pratique-théorique et mes désirs sont quelques-uns, des éléments de la destruction du situationnisme, ou de l'anarchisme ou du marxisme et plus ! (N'oublions évidemment pas que le problème n'est pas résolu empiriquement, mais que théoriquement, il s'agit de l'exprimer pour plus de conscience, etc..)

4 - Le pouvoir sur nos actions, l'action de nos pouvoirs - Nous seuls pouvons nous conférer ce pouvoir. Toute action est nôtre. Finissons-en avec l'empirisme au jour le jour qui est le masque et l'expression des vieilleries idéologiques lénino-conseillistes, scientistes et économistes ; qui nous pose comme "âmes de bonne volonté", comme "chair à luttes de classes" ; qui place l'ouvriérisme comme seule solution actuelle parce qu'actuellement "la classe ouvrière n'est pas révolutionnaire !" ; et qui nous empêche de nous poser comme GROUPE SOCIAL AUTONOME. ("Nous sommes une dizaine de camarades étudiants, artistes, enseignants et travailleurs" commence l'introduction du n° 1). Nous posons le problème : Y a -t-il un projet révolutionnaire prolé-

tarien ou encore l'objectif prolétarien est-il unique et global ou encore comment se réunissent les deux objectifs ouvriers et autres groupes sociaux désirant changer la vie. Il nous faut donc définir notre ETRE SOCIAL

- a) masqué par l'idéologie en retard et par la situation décomposée, qui pourtant l'expriment aussi.
- b) avec ses désirs sacrifiés.
- c) avec l'auto-répression faisant fuir le terrain réel de l'illégalité. (ici le problème réel est posé).

Nous pensons que (d'une façon formelle et idéaliste, certes) que l'activité réelle du mouvement révolutionnaire passe par la formation de petits groupes AUTONOMES.

- 1 - Ayant des bases minima théoriques, permettant à un certain nombre de gens d'avoir une pratique commune et déjà interprétable, posant les problèmes essentiels actuels de
 - a) la science et son rôle dans la lutte de classe, scientisme, etc..
 - b) la violence actuellement,
 - c) rapports ouvriers-groupes)
- 2 - pouvant préciser leurs rapports entre eux (critique du comportement) (et projection par négatif des rapports de survie, des rapports de vie possible comme possibles)
- 3 - pouvant définir leurs secteurs d'intervention à partir des désirs (sociaux) des copains du groupe, à partir de leur vie quotidienne.

(ou "Sur l'Action Révolutionnaire et les Intellectuels).

En Mai, le mouvement étudiant (plus exactement, une fraction) a provoqué l'étincelle du vaste mouvement à l'échelle nationale qui a suivi (en le révélant) ; et celui-ci est pris en charge actuellement uniquement par la classe ouvrière, du moins par des noyaux de la classe ouvrière. (la classe étant en train de se reconstituer dans les luttes, après 1/2 siècle d'étouffement), et ceci dans tous les différents secteurs de production. Si certains étudiants révolutionnaires ou ouvriers ne voyaient dans la lutte de mai qu'un feu de paille, ils se trompaient, et se trompent encore s'ils maintiennent cette position.

Si des actions de masse, ou de niveau plus fragmentaire, (et cela est valable à l'Est comme à l'Ouest) étaient autrefois récupérées aussitôt par le patronat, les partis politico-syndicaux, ou par l'organisation étatique, nous constatons que les luttes actuelles, en France, même très limitées, sont très difficilement canalisées, endiguées, ou écrasées, ou du moins, le sont plus difficilement, ou plus tard, et surtout de façon différente, car LE MOUVEMENT A VU NAITRE LA CONSCIENCE DE SON EXISTENCE. Et c'est cela aussi, le positif de mai 68. Il ne faudrait écidemment pas croire non plus que si le mouvement étudiant n'avait pas été là, il n'y aurait rien eu ; et par là, se prosterner devant les étudiants, l'Italie, l'Allemagne, la Tchécoslovaquie, n'ont pas connu de situation similaire ("mai rampant" en Italie, éruption soudaine en Allemagne, et situation embrouillée en Tchécoslovaquie), ce qui n'a pas empêché l'existence de luttes intensives contre le pouvoir aussi bien patronal qu'étatique, que celui plus subtil des partis ou bien des syndicats (comme cela se passe en Italie) (bien que ce même phénomène se présenterait en France, sous différentes formes moins spectaculaires, actuellement).

- Grèves partant de la base,
- Occupations des lieux de travail,
- Mise en vase clos des représentants du patronat, etc...

A tout cela, il est évident que les syndicats soient opposés, à priori, mais ils ne peuvent généralement faire autrement que de passer plus ou moins la main devant l'état de fait (encore que dans certaines unités de production, ils soient eux-mêmes partisans de ce genre d'actions, cachant ainsi une ligne politique bien définie afin de mieux magouiller les travailleurs) étant donné

- a) la pression directe de la base :
- b) leur lutte actuelle contre le pouvoir politique de l'état et du patronat

dans les lieux de production, les conseils régionaux (etc...) afin d'avoir une plus grosse part du gâteau-pouvoir (concurrence des pouvoirs) (Cf. : droit syndical dans l'usine, régionalisation, nationalisation, etc...)

Mais, si d'une part, la "classe ouvrière bouge" (comme disent certains), où en est le mouvement des dits "étudiants révolutionnaires" ?

A 1 - Actuellement, nous assistons à la recrudescence de groupuscules qui se réclament de la classe ouvrière (des m - l, des trotsk, aux "Pouvoir des Conseils Ouvriers" de toutes sortes), et, qui, depuis des années, la soutiennent, disent-ils ; (bien que celle-ci se fiche pas mal de ce qu'ils font ou disent). Tous ces groupuscules de semi-intellectuels passent leur temps à se battre pour des surfaces de mur sale, ou pour des surfaces de temps mort. C'est à qui collera le plus d'affiches, ou à celui qui "saura" le plus de "connaissances théoriques".

2 - Parallèlement à ces groupuscules bien organisés, hiérarchisés, nous voyons les "anars" (ou autres, étiquetés ainsi), qui, eux, (par exemple ici, à Vincennes) poussent des grands cris dès que l'on essaie de sortir de la merde, au nom du confessionnisme anti-organisationnel-à-tous-crins, anti-théorique-à-tous-crins, et ainsi restent disséminés dans la nature, ou palabrent à la cafeteria de la fac, justifiant ainsi leur inaction et leur impuissance.

3 - Certains, plus "virils", ont rejoint les rangs des chinois, puisque ces derniers "font du boulot", qui à leurs yeux, est très intéressant : "et puis, après tout, la C.D.P., et les anars, sont très proches les uns des autres, voyons ! donc unissons les luttes ! pas !". Ces misérables étudiants qui ne demandent qu'à faire du "travail politique", et "sérieux", et des actions activistes, terroristes, ou putchistes, avec n'importe qui, pourvu que ce soit contre une forme quelconque de pouvoir, (mais d'une manière qui recrée le pouvoir constamment le pouvoir, dans l'équilibre des pouvoirs), pourraient très bien le faire avec des Fascistes, puisqu'il ne s'agit que de casser du flic ou n'importe quoi !!! D'ailleurs, toutes les formes d'action entreprises, soit par les groupuscules "ouvriéristes", soit par les "anars", sont toujours par rapport à autrui. Palestine, Vietnam, Révolution Russe de 1917, Espagne 36, une grève dans une boîte, ou dans un lycée, une manifestation de petits commerçants, etc... mais jamais autonomes, c'est-à-dire dans le milieu social dans lequel ils vivent, et en choisissant leurs secteurs d'intervention de façon réelle. Jusqu'à maintenant, c'est le pouvoir qui a choisi le terrain, les armes, et tout le reste.

B D'autre part, tous ces étudiants ne sont pas étudiants à part entière. La grande majorité vient à la Fac pour foutre le bordel (ce qui est très bien,

encore que ce soit fait d'une façon incohérente) soit pour rencontrer d'autres "copains"; formant ainsi une couche de gens marginaux, n'ayant par conséquent aucune prise à caractère politique sur leur propre vie (Voir notes 1 et 2).

Donc, leur exploitation et leur aliénation ne se situent pas directement au niveau : travail - production - plus-value, etc... mais à un niveau très intellectualisé et très diffus, changeant souvent de formes, plusieurs fois par jour, et dans le mois ; cela, étant donné le rythme de vie diversifié et différent de celui du prolo. (Voir note 3).

C 1 - Donc, si les désirs de cette couche sociale (couche sociale d'intellectuels semi-marginaux, semi-prolétarisés, semi-étudiants), couche qui s'est fermée il y a à peine quelque 20 ans, sont si différents des autres couches de la société, avec lesquelles elle veut "faire la révolution", et en particulier, la classe ouvrière, comment serait-il possible que les motivations et leurs manifestations, soient les mêmes tout de suite, se recourent carrément, magiquement, comme ça, en l'air ? " Etudiants, ouvriers, même combat ! " on connaît cette rengaine. Actuellement, qu'est-ce que cela veut bien dire ?

2 - Étant donné que :

- a) la classe ouvrière consomme une certaine partie de la production qu'elle "crée", de fait, et en faits ;
- b) les séparations à tous les niveaux du vécu, en commençant par le langage, en finissant par le mode vestimentaire, et en passant par le rythme de survie règlé par le pouvoir, sont différentes ;
- c) la culture que le pouvoir essaie d'inculquer aux masses ouvrières par tous les moyens, n'a été mise à leur disposition que depuis une dizaine d'années, pour mieux les aveugler, (voyant que les ouvriers ne marchaient pas assez au pas), alors qu'elle colle à la peau des intellectuels "révolutionnaires"; et que d'autre part, elle est complètement différente (d'une part les Maisons de la Culture, Molière, Armand Gatti, et Guy Lux, de l'autre la Petite Collection Maspero, et la grande, et la plus grande, le living Theater, R. Vaneighem, et le "Structuralisme").

Tout cela sépare non seulement le prolétariat et la bourgeoisie, mais d'une façon plus précise, chaque couche sociale et même à l'intérieur, chaque secteur de production, qui devient ainsi un secteur de consommation culturelle type, puisque chaque couche sociale consomme une partie de la production bien spécifique (la sociologie n'est pas née de la cuisse de Jupiter).

Nous ne voulons pas dire dans ce discours qu'il faudra à l'avenir se couper d'avec les autres couches du prolétariat, bien au contraire. Mais tous ces groupuscules de politicards et de révolutionnaristes qui prétendent qu'ils font "prendre conscience à la classe ouvrière de son exploitation", la haranguent dans cet espoir-là, ou vont "aider" la classe ouvrière en diffusant les Cahiers de mai, par ex. ou l'idée des Conseils Ouvriers, se font et de feront toujours casser la gueule par les ouvriers, et ces derniers ont bien raison. Ces rapaces d'intellectuels montrent très clairement leur (s) impuissance (s), et leur (s) incohérence (s) politiques, en allant chercher ailleurs ce qu'ils n'arrivent pas à faire eux-mêmes. Se donnant en spectacle et étant eux-mêmes les spectateurs de la lutte des classes. Croyant avoir un rôle historique à tenir, ils ne sont que le superflu de l'histoire.

Donc, les luttes que nous pouvons mener ne peuvent se placer que dans un milieu bien spécial. Le milieu social dans lequel nous vivons ; et, en plus sous une certaine influence de motivations dues à tout un passé culturel issu de plusieurs siècles de mouvement (Hegel, Le Romantisme, Marx, Stirner, Lautriamont, la Psychanalyse, le Surréalisme, K. Korsch, le jazz, etc...) passé que nous ne pouvons nier, qui est incorporé en nous, et dans lequel d'ailleurs il serait con de ne pas apercevoir le noyau d'exigences radicales et subversives (qui s'est formé parallèlement au mouvement social réel). (Voir note 4).

Mais suffit-il de survivre et de penser pour devenir révolutionnaire ? (Voir note 5).

On ne naît pas "révolutionnaire". Mais on le devient en participant à la vie réelle. Si l'aliénation et l'exploitation existent, en fait, on ne peut en prendre conscience, que si nous les subissons de façon pas trop mystifiée ; donc, si nous participons à la production, soit des biens de consommation palpable, soit à la production du savoir ou de la créativité, comme pouvoir sur autrui (intellectuels et artistes).

Avec ces prémisses nous en arrivons à dire que toute action politique cohérente ne peut être réalisable que si nous appartenons à une catégorie sociale de production plus ou moins déterminée. Que la vie de marginaux BOHEMEU - BYTHNYKS, etc..., avec toute les idées esthético-curés, mythique, que cela comporte, ne fait pas peur au pouvoir, mais au contraire, vit avec l'idéologie du pouvoir. (Voir note 6).

Nous ne cherchons aucunement à critiquer tel ou tel genre de survie, mais à préciser que toute théorie révolutionnaire si elle n'est pas issue non seulement d'une pratique politique, mais surtout d'une pratique de survie intégrée consciemment dans le procès de production de la société moderne, elle

sera toujours incohérente, activiste, terroriste, et débouchant sur l'angoisse des bars vers minuit.

Toutes les actions qui n'ont pas un rapport direct avec mes désirs, (donc rapport avec MOI individu aliéné et exploité - exploitant), (avec MOI en tant qu'être social appartenant à une catégorie plus ou moins déterminée) seront toujours non seulement en dehors de ma survie et de ma vie possible et se réalisant (en étant même un renforcement absurde de l'aliénation), mais aussi de celles des autres, puisque je ne suis pas concerné par les mêmes réalités directes, ou pas de la même façon, avec des personnes d'une autre couche sociale. Et, c'est le "lien idéologique", justement, qui masque cela (appartenir" au "groupe" "anar" au groupe "machin", etc...), mais lien se défaisant très nettement, et laissant place actuellement, à l'effritement de ces groupes étudiants-ouvriers qui tournent à vide, et que nous connaissons bien...

Mais il faut travailler pour être révolutionnaire ? Ce n'est pas ce que nous disons.

Tout au contraire, évidemment ; mais le problème n'est pas là. Le voici.

1 - Soit on se dit "révolutionnaire", en se faisant baptiser dans un quelconque groupuscule ou en assimilant un certain nombre de textes, de théories séduisantes, qui collent à la mode d'un milieu bien précis, ... et alors la vie quotidienne, en tant qu'individu marginal est totalement coupée de la théorie que l'on veut bien assumer (Voir note 7), et celle-ci repose, in abstracto, tel un mythe que l'on entretient.

2 - Soit on est conscient d'être dans un milieu social organisé par le pouvoir, où il peut y avoir des luttes effectives, si la lutte est motivée par les désirs (eux-mêmes issus de toute une organisation de survie et de travail, ainsi que de réactions contre cette organisation) : luttes contre les entraves que l'on rencontre à chaque moment de la vie, lutte contre le travail, contre le non-travail (qui n'est que le revers de la médaille), les loisirs, le temps accordé à la marginalité, etc... ; mais ces aliénations seront ressenties et amenées d'après la construction de mon corps physique, psychique, psychologique, selon ma conscience, mon inconscient, etc..., bref, par les structures et les infrastructures de mon esprit, et de mon corps en tant que moyen fondamental de ma force de travail.

Ce n'est pas parce que certaines entraves à la vie existent que j'en prendrai obligatoirement conscience, et ce n'est pas parce que j'en prendrai conscience que je lutterai forcément contre. Et si moi je lutte contre, un autre ne fera que constater le fait, ou lutter contre ce fait plus radicalement

que moi, ou moins radicalement, ou encore il interprétera cela d'une manière différente, suivant ses désirs et la place sociale qu'il occupe.

C'est en parlant et en analysant à partir d'une politique de survie concrète, que l'on peut lutter concrètement contre ceci ou cela, et contre cette survie, et non pas en calquant un modèle à penser tout doré.

C'est en étant en contact avec d'autres hommes, dans un même contexte social, avec les mêmes problèmes à résoudre quotidiennement que naissent et prennent forme des possibilités de lutte, et des luttes.

C'est en se battant contre ses études, mais non pas en les combattant de manière fuyante (pour retrouver le discours mort des cafés, des cinémas, de l'ennui, des errances froides, des séparations à jamais séparées) que l'étudiant peut devenir révolutionnaire, c'est-à-dire avoir une pratique transformant radicalement la réalité, c'est-à-dire devenir effectivement "anti-étudiant", et non plus d'une façon mythique et idéologique (comme les braves Etudiants de l'I.S.)

C ' EST EN DEVENANT ANTI - ETUDIANT
 QU'ON POURRA LUTTER AVEC LES ANTI-OUVRIERS
 (puis les anti-paysans, etc.....)

C'est en sortant de son petit milieu culturel que l'on peut trouver des moyens de ne plus s'ennuyer culturellement ; mais lucidement ; et avoir ainsi une prise sur l'ennui et sa production, et, corollairement, sur la construction de sa vie, et de la vie.

NOTES

Note 1 - Il faut dire aussi qu'il s'agit pour eux d'avoir des "papiers" en fin d'année, ce qui finalement les entrave pour une quelconque action radicale, puisqu'ils ont un statut à préserver.

Note 2 - Leur marginalité produit et de nouvelles études, sous une autre forme... ;

Note 3 - Mais cette exploitation : aliénation intellectualisée n'en est pas moins réelle, vécue à travers tout un réseau de rapports de classe : soumis

sion - hiérarchie - répression des désirs, etc... ;

Note 4 - Exemple bien connu : Rimbaud. Lautréamont / Commune de 1871
Dada/ Rév. Russe, Mouvement Spartakiste.
etc... Surréalisme/Fondation du Stalinisme.

Note 5 - C-à-d. avoir une pratique révolutionnaire, c-à-d. transformant la
réalité ;

Note 6 - La marginalité n'existe que relativement au travail. Les temps des
marginaux n'est que le temps du travail inversé. Le retranchement.

La marginalité recrée le travail constamment. C'est un espace dans
le temps global du travail social. Comme les loisirs dans le temps
global du travail individuel ; et un espace aussi aliéné, car son temps
est sans emploi, sans activité.

Il s'agit de transformer le temps et l'espace des unités de travail en
temps et en espace totalement marginaux pour le pouvoir. Passer du
travail et de la marginalité, à la marginalité au travail sur tous les
lieux, au négatif à l'oeuvre.

Note 7 - Le chrétien assume, lui aussi, une théorie. Elle a, elle, le mérite
d'être plus proche de sa vie quotidienne.

.....

I - Les comités d'action, (plus particulièrement à Grenoble)

En mai dernier, sont apparus comités d'action et comités de base, etc... S'ils purent correspondre, à un moment donné, à une auto-détermination de certains travailleurs manuels ou intellectuels (encore que l'auto-émancipation se concrétise plus par la formation d'assemblées générales que par des noyaux d'individus radicaux), de toutes manières ils furent ensuite entretenus artificiellement pour pallier à la décompression de la lutte de classes.

Les bureaucrates-chacals se jetèrent avidement sur ces moribondes structures illusoirement démocratiques. Les anarchistes en proclamant qu'elles sont les prémices des conseils ouvriers ou de l'auto-organisation des luttes, les trotskystes en parachutant dans des entreprises des militants formés chez lesquels aucun travailleur ne se reconnaît (que ce soient les Comités d'Alliance ouvrière de l'A. J. S. ou les prêtres-ouvriers de Lutte Ouvrière) et les maofstes n'ont jamais été suffisamment démagogues pour cacher leurs véritables desseins : utiliser les C.A. pour construire l'armée d'élite qui ira délivrer le prolétariat ; d'autre part les comités de base, apparus lors du soutien au peuple vietnamien n'ont jamais rassemblé que des spécialistes en art de construire des comités de base.

Il est bien évident que la pratique d'un comité d'action ne dépasse pas l'action d'un comité qui s'érigerait en détenteur d'une dite radicalité, donc comité qui aurait le devoir implicite d'agir pour le milieu qui lui en aurait donné l'investiture, tout comme s'il avait été désigné magiquement pour remplir cette fonction radicalisatrice.

Ceci que les vieilles idéologies avant-guardistes léninistes, trotskystes, ultra-gauchistes, anarchistes ... voir situationnistes, (cette dernière risquant fort d'être aussi un frein en traînant derrière elle son fatras de "IS ME", car il est certain que les idéologies ne seront pas détruites par enchantement dans la situation S si elles ne sont pas en voie de l'être déjà maintenant).

La lutte du prolétariat en Italie du Nord est suffisante pour enlever aux militants tout espoir de se caser à la base : à Fiat ou à Pirelli, c'est déjà presque l'assemblée générale des ouvriers en lutte qui décide des moyens d'organisation.

Les comités d'action, où la crème gauchiste avait l'habitude de se retrouver régulièrement, ont eu le privilège d'immobiliser les énergies émancipatrices et de figer les possibles qui avaient été entretenus lors des

pratiques insurrectionnelles (il est vrai qu'à Grenoble tous les bons apôtres du Révérent historien Brouët ont toujours pris leurs précautions pour éviter tout débordement ; mais que l'A. J. S. se rassure, l'ordre sera maintenu, les C. A. prennent la relève !) ; ils ont annihilé toutes aspirations libératrices pour les rendre acceptables par les étudiants "sérieux" donc par le pouvoir ; ils ont permis à des militants de longue date de s'affirmer par des interventions magouillardes et aux techniques raffinées et de se réaliser ainsi dans des rôles de leader. En ce qui concerne les pompeux comités de liaison étudiants - travailleurs, il suffira de dire que même les vieux prolos rompus au jargon politicard n'y mettaient pas les pieds plus d'une fois. De toute manière chaque groupuscule avait peur d'exhiber SON ouvrier craignant de se le faire piquer par un concurrent, car il faut préciser qu'en dehors des alliances tactiques, chacun continuait son petit militantisme dans son coin.

Que ces comités d'action représentent effectivement une réalité, qu'ils ne soient pas uniquement formels ou mystificateurs, c'est-à-dire qu'ils coïncident malgré tout à une lutte réelle (lutte bureaucratique, certes, mais non moins réelle), cela m'importe peu. Ce qui m'intéresse est de savoir que, dans une pratique politique, je me suis fait châtré dans mon désir de vivre, désir de ne pas m'emmerder, de ne pas trop supporter de rapports pédagogico-hiérarchiques ; c'est de constater les insatisfactions ressenties lorsque j'étais informé de pratiques radicales ayant lieu ailleurs (certains actes ponctuels dans des lycées comme à Agen, Mâcon, en face de Vincennes... et les pratiques révolutionnaires d'Italie, du Japon, d'Amérique du Sud, de Tchécoslovaquie ... et récemment d'Irlande du Nord).

Seule la pratique du "groupe socio" approcha une véritable lutte révolutionnaire. Les prof. expulsés, des groupes d'enquête-intervention furent formés : dans des hôpitaux psychiatriques, à l'usine Caterpillar, sur un quartier d'immigrés. Le groupe "psychiatrie" se heurta à tous les modernistes du coin : psychologue du B. A. P. U., prof. de socio "révolutionnaire", psychiatre "gauchiste" de l'hôpital de Bassens, qui craignaient tous que l'on perturbe leurs malades, ainsi qu'aux futurs sociologues du groupe qui ne voulaient pas ternir leur avenir. La lutte radicale aurait-elle été la destruction de ces établissements ? Ou bien est-il possible de saisir dès maintenant, quel usage détourné nous pouvons en faire ? Et si détournement il doit y avoir, n'est-ce qu'aux "enfermés" de participer au jeu, d'utiliser par exemple les séances de psychothérapie de groupe comme terrain d'essai ou une meilleur jouissance ? Et si je veux me mêler à cette fête, que je sors "aliéné" ou non (!) ?

II - A quels intérêts correspondent les C. A. ?

Les C. A. avaient pour "vocation" la dégroupuscularisation calquant en cela l'unité qu'ils croyaient avoir tactique, et qui avait été unité réelle, un moment seulement d'ailleurs, au sein du "22 mars". Ce phénomène du

frontisme est typique du milieu étudiant. Le jeune homme qui a "pris conscience" des "problèmes" se sent une "âme" de révolutionnaire ; il lui faut alors trouver justification de cet "état d'âme". Il ira recevoir son baptême de révolutionnaire dans l'alchimie d'un parti quelconque ou se vautrer dans les gargouillis théoriques des C. A. , d'où il espère qu'une action - bénédiction sortira.

La classe ouvrière et tous les groupes exploités n'ont ni alliance à faire, ni à justifier leurs possibles révolutionnaires. Selon les aléas de la lutte des classes, les contradictions plus ou moins aiguës du système et aussi selon le désir qu'ils ont de vivre, ils agissent ou réagissent en fonction des besoins immédiats ou non, qu'ils ont à satisfaire immédiatement. Le SEUL BESOIN qu'a le bureaucrate volontariste ou non, est d'utiliser les connaissances acquises pour s'en faire un outil de réalisation individuelle dans le processus révolutionnaire (cela derrière toute la mascarade clamant à l'émancipation de la classe ouvrière), c'est-à-dire qu'il n'utilisera pas ces connaissances comme arme subversive, ni comme possibilités d'une critique plus globale, l'aidant à interpréter le monde et lui-même en tant qu'être social, ni surtout comme un instrument pouvant l'aider à jouir - et c'est là que se situe le véritable projet de réalisation de soi - en lui permettant de SE cerner comme être particulier avec ses désirs, ses forces plus ou moins connues ; au contraire le bureaucrate utilise les connaissances comme pouvoir idéologique. En effet ceci lui permettra, le jour où les siens prendront en main la révolution (pense-t-il), de ne pas regretter le temps qu'il aura perdu à militer ; c'est un placement d'énergie qui devra lui rapporter des intérêts un jour ou l'autre ; lui aussi accumule son petit capital culturel ; il assure son avenir "d'étudiant - qui - a - hypothéqué - des - connaissances - et - qui - ne - veut - pas - perdre - le - bénéfice - d'autant - d'années - d'études". Et puis, après tout, si la révolution ne vient pas, il pourra toujours se caser à quelque part. Ce n'est même pas un pari ! Je pense gagner à tous les coups !!

Pour trouver un terrain d'entente les C. A. avaient besoin d'action à tout prix, d'où :

- a) l'activisme bureaucratique (mini-manifs. organisées par les pontes du C. A. sur des thèmes politicards).
- b) les meetings d'éducatifs politiques (les mystificatrices guerres de libération nationale, Palestine, Viet-Nam).
- c) le militantisme de propagande, de noyautage.

Pour trouver absolument des actions dites politiques, seul le centralisme pouvait remédier au magnifique : "On ne va pas attendre que la classe ouvrière fasse la révolution !"

Il faut souligner que jamais, au sein des C. A. ne furent abordées des

discussions sur les groupes marginaux ayant une certaine autonomie = "trimards", drogués, fange esthétique-artistico-bohême, bandes de jeunes, groupes vivant collectivement, les dits malades mentaux, etc...)

Ce n'est qu'au second trimestre que le mensonge a éclaté : apparition au grand jour du centralisme qui s'était masqué jusque là et qui n'avait plus rien à se mettre sous la dent, affirmation des tendances politiques, récréation des groupuscules qui avaient besoin d'un minimum de clarté théorique, quelle qu'elle soit... la situation s'est éclaircie, mais les cloisonnements politiques renforcés. Il ne faut pas se leurrer ! Rien n'a changé qualitativement ! cardans la tension - ligue - force du mouvement révolutionnaire le renversement qualitatif n'a lieu que pendant les moments révolutionnaires. Il y a seulement plus de militants mobilisables, déstalinisés et critiquant la bureaucratie.

III - Le désir de vivre.

Lorsqu'il fallut faire face à la situation non mystifiée de la lutte de classes, la partie la plus radicale des militants ne put s'accrocher à une quelconque pratique politique, vue sa position marginale par rapport à la vie productive et son manque d'éléments théoriques lui permettant de se situer socialement : ce furent les fuites en avant dans la drogue, l'alcool, l'esthétique, l'aventure, la démerde individuelle, le militantisme, les coups durs, le terrorisme, réactions qui, bien que défendables politiquement, n'en prouvent pas moins la marge d'éventuelle intégration que le système réserve à la fange des intellectuels révoltés.

Si d'un côté l'organisation prolétarienne autonome paraît surgir peu à peu des noyaux d'ouvriers radicaux déclenchent de plus en plus des grèves ou sabotages en dehors de toutes consignes de parti ou syndicales... des liaisons de base commencent à se faire... (C. F. aussi les luttes en Angleterre, en Italie), d'un autre côté les intellectuels, les techniciens, les cadres et les artistes révolutionnaires ne se sont pas encore cernés (théoriquement et pratiquement) en tant que couche prolétarisée (si elle l'est !). L'impasse est celle-ci :

- soit le militantisme décadent et emmerdant.
- soit le modernisme, c'est-à-dire se caser dans le système grâce aux acquis culturels.
- soit la pureté soit disant radicale et globale qui entraîne vers tous les pièges tendus par la bourgeoisie : drogue, alcool, etc...

IV - L'amour et le désir.

Dans une telle situation sociale, il est possible de faire certaines constatations en ce qui concerne le désir et l'amour.

A - Dans les moments révolutionnaires, lorsque la classe ouvrière se constitue en sujet agissant (auto-organisation des luttes), lorsque les pratiques quotidiennes et politiques tendent vers l'unité, et que les insurgés prennent collectivement toutes les tâches sociales en main, c'est-à-dire aussi lorsque les réparations sociales sont brisées par l'oeuvre collective, alors le désir peut s'identifier plus ou moins à la recherche de l'amour (recherche de l'amour = tentative de dépasser les limites imposées à la communication amoureuse, ou bien aussi exigence d'une exclusivité fondamentale en tant que besoin vital).

1 - L'amour peut alors se manifester exclusivement pour un seul être, les amants étant sans cesse propulsés par la dynamique des luttes leur donnant toujours de nouvelles situations à vivre, les amants étant partout chez eux au milieu de la destruction collective et de la construction de leur monde.

2 - L'amour peut aussi se manifester par la reconnaissance de nombreux être successifs ou parallèles, selon les tâches à accomplir, les lieux où l'on se trouve, où l'on passe la nuit, le désir de chacun se mêlant à celui de tous. (Il reste pourtant à discerner la force que l'on appelle désir des autres forces impulsives dont il est trop facile de se débarrasser en en faisant une force sexuelle faute d'en connaître d'autres données : magnétisme, attractions radio actives, magie, etc... en les examinant d'un point de vue uniquement physique).

I - "Plus je me détache de l'objet de mon désir et plus je donne de force objective à mon désir, plus je suis un désir insouciant de son objet".

II - "Plus je me détache de mon désir en tant qu'objet, et plus je donne de force objective à l'objet de mon désir, plus mon désir tire sa justification de l'être aimé" . (R. Vaneigem).

B - L'union de ces contraires réalisée dans le jeu révolutionnaire se redisloque, lorsque les forces productives et créatrices retombent aux mains de la classe bourgeoise, lorsque celle-ci reprend son pouvoir sur nos vies. De même que l'émancipation de la classe ouvrière est limitée par les pratiques parlementaristes et syndicalistes, de même que le désir de vivre a pu être canalisé par les C.A., de la même manière le désir est canalisé par la stabilisation quotidienne, par la fixation des rapports amoureux, dont la justification ou le réchauffement sont puisés dans les souvenirs ou les exaltations passées.

L'amour ne peut qu'être propulsé unitairement par le désir ; or celui-ci est séquestré par la glaciation quotidienne ou par la pratique militante (pratique en C.A. par exemple). Vivre sur un acquis amoureux (quoique concrétisé par des réseaux psychiques réconfortants) en laissant le désir suffoquer et cela par crainte de l'insécurité d'une rupture, c'est justifier la pratique réformiste de toutes les bureaucraties qui récupèrent quantitativement le temps vécu qualitativement. C'est ce qui est exprimé dans la seconde proposition de Vaneigem : plus je me détache de mon désir en tant qu'objets ... etc.

C - Face à l'attitude de fixation aux dépens du désir, la deuxième attitude, exprimée par la première proposition de Vaneigem (plus je me détache de l'objet de mon désir, ... etc), est celle de la dispersion du désir aux dépens de l'être, donc de mon "essence" (!), donc à mes dépens. Elle se manifeste par le changement fréquent de partenaire, par le jeu amoureux à plusieurs. En opposition à la récupération bureaucratique de la force-désir, il y a le désir anarchique, dont l'élan fébrile se heurte chaque fois au vécu figé des êtres auxquels il tente de s'accrocher ; d'autre part il ne peut être que fébrile et battant de l'aile tant qu'il n'aura pas brisé, inélé au mouvement de masse, les formes statiques qui l'emprisonnent. C'est pourquoi les pseudo-libérations érotico-sexuelles prônées dans les pays industrialisés (Suède, Etats-Unis et récemment en France) ne réservent que des insatisfactions organiques de plus en plus morbides, le désir ne pouvant pas se réaliser dans des formes imposées par un quelconque pouvoir.

Le désir est alors force errante non appropriée par moi, séparée de mon essence (!). (Il reste évidemment à discuter de cette dichotomie que je fais entre le désir amoureux comme force plus ou moins bien connue et mon essence en tant que particularités fondamentales et culturelles plus ou moins dégagées du chaos psychique !!!!!...))

Lors de la fête révolutionnaire le désir délirant n'est pas séparé de ou des objets de désir (vu la créativité et les possibles collectifs) ; mais laisser le désir papillonner alors que chacun a repris ses spécialisations économiques, c'est tolérer des rapports sexuels avec des bourgeois ou des stalinien... Or comment se retrouver, comment saisir son essence chez un quelconque individu appartenant à "ce que nous faisons mourir", puisque nous sommes fondamentalement en contradiction avec eux, au niveau même des impulsions vitales. C'est à discuter. C'est tomber dans la tolérance sexuelle anarchique, car le désir séparé du pouvoir sur toute la vie n'a pas spontanément une attitude de classe (ce qui est en contradiction avec ce que je viens de dire, mais c'est justement cela qu'il faut cerner). Et, d'une manière plus générale, est-il possible de dire ce qu'a écrit Breton dans le poème "Plutôt la vie" : "Et pourtant, quand nous faisons le jeu de ce que nous faisons mourir, plutôt la vie !".

Il n'est pas question de dresser une nouvelle éthique sexuelle ou de quoi que ce soit, il s'agit de discerner quelles sont nos forces vitales et d'analyser comment elles peuvent être détournées par le pouvoir.

D - Quelques phrases esquissant un essai de dépassement des deux propositions de Vaneigem en ce qui concerne l'objet du désir et le désir de l'objet, et sans qu'il soit pour autant nécessaire d'attendre les "grandes situations". Il y a trois voies de rencontre :

- 1 - Les réseaux connus : amis, groupes révolutionnaires, cercles artistico-révolutionnaires, cercles artistico-culturels, bistrot fréquentés, etc...
- 2 - Les hasards révélateurs,
- 3 - Les démarches volontaristes.

1) Réseaux connus.

Chaque réseau a une tendance à protéger "ses femelles", c'est-à-dire qu'il craint l'intrusion d'un nouveau mâle dans le champ de ses rencontres. Ceci se constate dans les groupes politiques, même autonomes, dans les C.A. Le nouveau venu en est plus ou moins exclu.

De toutes manières les relations sexuelles inter-réseaux empêchent les êtres de se livrer aux rencontres hasardeuses.

2) Les hasards révélateurs.

Rue, métro, magasins, lieux de vie quels qu'ils soient.

Mais — les "révélations" au premier regard sont rares vu la non disponibilité de chacun : manque de temps, crainte d'une rupture par sécurité matérielle ou psychique, les regards ne se rencontrent que de plus en plus difficilement, ils errent à la hauteur des volutes de fumée ou regardent le mégot écrasé ; ils ne peuvent pas se poser sans "faire mal", car leur épaisseur trouble est douloureuse à franchir.

Et — s'il y a rencontre-fulguration : je dois descendre à la prochaine station, ce qui me sert surtout à justifier ma faiblesse, car je n'ai pas la force d'affronter tout le fatras spectaculaire, le lourd discours codifié, le rite amoureux de l'"Homo Industrius" . . . quand ce n'est pas l'imbécilité ou l'agressivité bourgeoise ou militante. . . le temps de franchir ces blocs d'absence et l'illumination de la présence féminine s'est transformée en des crispations qui enlèvent toute envie de baiser.

Ce sont ces descriptions qui font se replier de façon curée les êtres sur les groupes affinitaires ou politiques où ils pensent trouver quelqu'un plus facilement.

3) Les démarches volontaristes.

C'est-à-dire aborder à tout prix une femme ; dernière ressource à la solitude ; elles ne peuvent qu'enfoncer encore plus dans le désespoir. Déjà Breton avait constaté la vanité de ce genre de processus et comment il était voué à l'échec très rapidement.

Mais, malgré tout, cerner comment la lumière amoureuse peut naître du fond du désespoir.

CONTRE-NOTES D'UN CAMARADE A CE TEXTE

1. - La fin de ce texte quitte complètement les C.A., (on peut ne pas voir beaucoup de rapports entre tout cela) mais elle n'est intéressante que si elle les quitte.
2. - Le désir apparaît comme un mot trop grand, tellement grand, qu'il arrive à passer partout. Le désir et l'ouvrier. Le désir moteur de l'amour ? L'amour moteur du désir ? En tout le faux dilemme du désir naturel, et du désir aliéné, est à repousser, car difficilement soluble et inexplicatif, du moins tel qu'on le pose actuellement.
3. - Ne pas oublier que le désir et son mode de réalisation font deux, à la limite, sans faire de l'idéalisme. D'une part, le problème de la diversité, la dynamique, etc... des désirs...; d'autre part, le problème de la "sexualité", sa diversification dans sa réalisation, et sa prégnance sur les êtres et leurs agissements.
4. - Dans le moment révolutionnaire (et inversement, contre-révolutionnaire), ce n'est pas la suppression de la névrose, on ne sait comment, laissant le désir pur et nu on ne sait pas non plus comment, mais la réalisation névrotique se dépassant elle-même.
5. - Evidemment le paragraphe IV - D) ne dépasse rien du tout. On ne vas pas s'amuser à l'heure actuelle, à "dépasser" les moments révolutionnaires, autant faire de l'autogestion expérimentale ! Plus exactement, le problème est mal posé ; en fait, c'est d'autre chose dont il s'agit : des moments de failles, or comme le dit justement le texte, il n'y a guère de failles dans ces moments.

Aussi, on n'a pas à collectionner les dépassements quotidiens comme des couvercles de camembert.

A C T I O N D I R E C T E

E T G A U C H I S M E D E

S E R V I C E

(Tract distribué à Grenoble, place Grenette, mardi 16 octobre)

ACTION DIRECTE ET GAUCHISTES DE SERVICE.

Depuis sa réouverture le café de la poste, à Grenoble, refusait de servir la clientèle chevelue et barbue. Un groupe restreint décida d'occuper l'établissement jusqu'à ce qu'on daigna servir à boire.

Samedi, vers midi, nous nous retrouvons une dizaine (alors que le double était prévu) ; de cette dizaine, une bonne partie s'en alla, découragée du peu d'occupants. Nous restons donc 5 à une table. Le patron prévient la police, alors que, selon le droit bourgeois, il est lui-même pénalement condamnable.

1er acte : Contrôle d'identité.

Essai d'intimidation en faisant la grosse voix.

Bousculade.

Un flic saisit par le col du manteau un consommateur qui reste accroché à son fauteuil et est traîné sur plusieurs mètres.

Les représentants de l'ordre, immédiatement molestés par un attroupement de solidarité, embarquent deux jeunes filles, pour ne pas perdre la face.

Une tentative d'empêcher physiquement les consommatrices de monter dans le car n'est pas suivie par le groupe, pourtant très important, qui s'était formé.

Constatations : 1) un seul individu ose l'affrontement physique avec les flics, l'attroupement se contentant de hurler en gardant ses distances, malgré un rapport de force écrasant.

2) hypertension de la foule qui, au moindre prétexte, se concentre en un point névralgique. Ce qui pourrait passer pour un fait divers, un groupe de badauds devient alors un acte politique, malgré l'attitude de soutien encore spectaculaire. Pourquoi politique ?

a/ car il y a prise de position contre le pouvoir, avec injures et harcèlement verbal.

b/ ces deux phrases furent entendues : "bientôt on ne me servira plus parce que j'aurai des pantalons" (une jeune fille) ; on ne nous servira plus en bleus de travail".

c/ la question des cheveux longs est peu intervenue dans l'argumentation en notre faveur. La prise position était donc plus de classe que sentimentaliste.

2ème acte : 1) attitude répressive d'un responsable de l'UNEF.

Nous décidons de faire un tract. Un ponte de l'AGEG (tendance PSU), qui se trouvait là, dit que l'AGE est fermée et que le matériel n'est pas utilisable à cet instant. Il est certain que pour la ligne dite politique de ce militant, ce genre d'action n'était pas susceptible de déboucher sur des objectifs suffisamment mobilisateurs. Ses premières paroles furent : "Comment comptez-vous organiser ?" ... pour lui, s'organiser égale se réaliser à des slogans, des thèmes, des mythes.

2) attitude répressive du même ponte.

Nous allons malgré tout à l'AGE et faisons des affiches au stylo feutre. Le militant insiste sur ce qu'on pourrait ultérieurement faire par

rapport au café (laissant ainsi le temps au magouilles politicardes) plutôt que de cerner la situation créée et d'agir immédiatement par rapport à elle.

3) attitude répressive de l'individu - UNEF.

Un des panneaux se terminant par : "Où s'arrêtera la discrimination de classes", une discussion s'élève. Cela n'a rien d'étonnant car, non seulement ce militant ne doit pas être persuadé qu'il y a deux classes sociales, mais, s'il l'est, il ne sait pas comment faire entrer dans son système d'analyse la prolétarianisation de certaines couches marginales = certains intellectuels - esthètes-artistes, bandes de jeunes, ceux qui survivent par de menus travaux sans s'installer stablement dans le système productif, la frange des malades mentaux, certains drogués, etc...

3ème acte : Affichage de panneaux en plein centre ville, face au café. Ce lieu se situe au carrefour de tous les passages :

- économiquement à côté des nouvelles galeries.
- centre d'attraction pour les déambulements désœuvrés.
- il y a de l'espace.

Pendant environ deux heures : groupement autour des panneaux : discussions, acquiescements passionnés ... jusqu'à l'arrivée des flics et sous l'oeil ironique des militants de tous poils (anarchistes, trotskystes, léninistes) qui, assis à une terrasse de café, ne furent pas une seconde dans la foule. Seule la "Cause du peuple" qui, au même instant, exhibait son soutien moral par voie d'affiches, aux grévistes de la SNCF et d'Italie, et qui vendait sa salade, pour passer du soutien inconséquent à un soutien en acte en participant à la manifestation.

4ème acte : C'est le moment important.

Le service d'ordre protégeant nos panneaux d'information est agressé et il se défend ; alors que l'un d'entre nous tenta de reprendre une pancarte, il est jeté par terre et tabassé. En moins de dix secondes, une foule (tout d'abord 2 ou 300 personnes) se concentre en gueulant contre les flics.

Constatations :

a) malgré un nouveau rapport de forces plus imposant, seuls 2 ou 3 individus brisent le cadre mythique de l'espace qui environne les flics, et en viennent au contact physique. Le reste de la foule "fait le mur" à quelques mètres, se retranchant derrière les hurlements de slogans.

b) le noyau d'individus radicaux qui aurait été indispensable ne s'est ni reconnu ni ne s'était organisé auparavant, pour que l'espace séparant la foule du pouvoir puisse être repris, pour arriver au contact physique.

Moins de dix flics, terrorisés et foux furieux, ont pu ainsi embarquer un individu sous les yeux d'une foule évaluée par la chiotte du Dauphiné Libéré à un millier. Ce manque de radicalité évidemment normal en société d'auto-répression est accru par le manque de pratiques révolutionnaires

réelles à Grenoble, manque entretenu pas les fausses luttes menées par les politiciens de tous bords, (spécialement l'A. J. S.) (punis les C.A....)

c) aucun militant ne vint à cette manifestation ; l'attitude méprisante de cette faune inerte est compréhensible, la manif-éclair ne se déclenchant pas sous leurs directives politiques. Ce qui les intéresse, c'est de former des C.A., de "conciliabuler" dans les vestibules, ou de pondre des P.Q.. De toute manière le mouvement de masse les a déjà exclus de sa dynamique propre. Ces vaniteux petits intellectuels "révolutionnaires" iront se morfondre loin de la lutte des classes.

d) La Gauche Prolétarienne (la Cause du Peuple), quoiqu'ayant agi dans le mouvement collectif, n'en servit pas moins de frein, inconsciemment =

% au moment de l'échauffourée, ses militants étaient en première ligne, mais non pour impulser à nouveau la dynamique radicale contre le pouvoir (en libérant le prisonnier par exemple), mais pour hurler des slogans (et en fait servir de service d'ordre).

% quelques 10 minutes plus tard, ils ré-organisent leur manif, en brandissant de nouveaux panneaux, ce qui démobilisera tout le monde, puisque ce ne pouvait pas réimpulser un mouvement d'auto-défense, alors que 4 ou 5 cars de C.R.S. allaient charger....

% pour finir, la Cd P sortit un tract remplaçant l'action dans le cadre de sa ligne politique

=====

QUELQUES CONCLUSIONS A TIRER.

1) La lutte se passe non seulement sur les lieux de production, mais aussi sur les lieux de consommation, d'échange et de distribution (quoique ce soit le même processus de production marchande, tous ces lieux sont aussi lieux de production des rapports de classe...)

2) Le café bourgeois-type, situé en plein centre de la ville, a un espace réservé à la distribution et à l'échange avec une clientèle socialement définie : les touristes, les bourgeois, qui restent dix minutes en consommant cher.....

3) Les chevelus-barbus, les trimards, et les jeunes prolos ou étrangers, sont exclus de cet espace, Et toute intrusion est un élément perturbateur de la régulation psycho-géographique de la ville (notons que la ville a son quartier bourgeois, son quartier prolo, son quartier marginal, son aire de rencontres et de passages, son aire directive, et que tout cela est organisé de façon précise par le pouvoir, et que des contradictions la déchirent ; surtout que de la part de ces éléments plus ou moins marginaux, "boire un canon", n'a pas la même signification que d'aller", se rafraichir", d'où un cadre de communication différent, gestes, attitudes, poses, etc..., faisant du café autre chose que ce à quoi la bourgeoisie le destine, par exemple un

(Phrases d'introduction à une analyse de l'unité et du pouvoir prolétariens)

A - GAUCHISME NON LENINISTE ET IMPUISSANCE ACTUELLE.

Toute la théorie et la pratique actuelle des groupes "gauchistes" est déterminée par un certain nombre d'analyses préhistoriques, reçues de façon sacro-saintes.

La confusion la plus partagée domine en tous les domaines.

L'incapacité à avoir une pratique autonome s'exprime pour chaque groupe par un stérile débat sur les relations entre les "avant-gardes" et le "mouvement ouvrier".

A l'activisme sommaire des uns répond l'attentisme verbeux des autres ; ou bien l'activisme attentiste ; ou bien l'attentisme actif ; ou bien une oscillation permanente entre les deux. Mais tous, nous "activons" ou "attendons" "pour" le "PROLETARIAT", "au nom" du "MOUVEMENT OUVRIER".

Il s'agit donc, ou bien

1) de fermer sa gueule, parce qu'on n'est pas ouvrier, ou parce qu'on est ouvrier quelque part où il ne se passe rien et où on ne veut pas intervenir en tant qu'ouvrier possédant un certain nombre d'idées, de conceptions propres à d'autres, ce qui serait faire de l'avant-gardisme ; et alors, on va populariser, diffuser les luttes "Ouvrières", les rapporter, les analyser ; on sert de ronéo, on fait du journalisme. (Cf. I. C. O.)

2) de fabriquer la théorie, et d'aller rejoindre les bataillons prolétariens lors des grands moments afin de leur apporter la théorie toute chaude, toute prête pour eux. (Cf. Les conférenciers)

3) d'organiser la classe ouvrière en tant qu'élément conscient de la classe, s'il y a crise du capitalisme, de type 1929, ce qu'il faut analyser !! (Cf. Révolution Internationale).

4) de réveiller la classe ouvrière à coups de bombes (Cf. les "Terroristes")

5) de déclarer que :

a) l'Avant-Garde, c'est pas bien.

b) Mais on est l'A. G.

c) Le Proletariat se lèvera tout seul.

d) Mais on est l'A. G. qu'est "masochiste". (Cf. les Cahiers du Communisme de Conseils). (Voir Note X)

A aucun moment, nous n'avons eu ou tenté d'avoir une pratique politique "efficace", donc "autonome", en nous déterminant nous-mêmes, en

nous plaçant sur notre terrain réel, (celui de notre être social), mais toujours par rapport à un sujet qui nous exclut ou excluerait de fait, et en théorie, le Prolétariat avec un P.

Tous les groupes vivent effectivement comme des chancres sur un cadavre ; nous vivons des actions des autres, les détournant, les aidant, les popularisant, les diffusant, les combattant (pour les m.l.) par exemple, mais qui mène ces actions, alors ? Aucune prise sur ce que nous faisons. Les autres nous laissent le soin de choisir quelle justification nous "prenons", c'est tout.

Jamais, nous n'avons agi, dans aucun de ces groupes, en tant que groupe d'individus, qui a sa vie et son existence propre, qui est déterminé par un certain nombre de rapports sociaux, de production, culturels, humains, plus ou moins précis, etc.. mais en tant qu'élément étranger, ou extérieur, ou à la limite du sujet révolutionnaire posé en préalable, le Mythique Prolétariat.

Jamais nous ne nous sommes compris et posés en tant que groupes d'individus "voulant faire un certain nombre de choses comme la Révolution (à l'horizon de ces choses)", et donc pouvant faire aussi bien partie du sujet révolutionnaire, mais comme des malheureux dépositaires d'un savoir et d'un vouloir révolutionnaire dont un autre sujet a la pratique.

Nous, la conscience (mauvaise conscience) le Prolétariat, l'action (la bonne action). Nous reproduisons ici encore la dichotomie idéaliste jusque dans notre conscience politique. Et nous posons les problèmes déconnants de l'avant-garde et du mouvement ouvrier, de la réunion de la tête et du corps. Les problèmes précis du "léninisme". (La conscience à l'extérieur du prolétariat. (Cf. Que faire ?)

Le gauchisme à la mode réelle, c'est le léninisme renversé, retourné. Et au moins, le léninisme a l'avantage d'être logique sur son terrain, d'être cohérent, car il admet que le corps soit soumis à la tête, et sa conscience est "bonne conscience".

C'est en continuant à nous considérer la tête d'un corps qui ne bouge pas, que la scission entre nous et ce que nous appelons le "Prolétariat" ira s'agrandissant. Et nous ne ferons pas la Révolution, occupés encore à courir après, notre queue.

Ce qu'il s'agit de bien déterminer, c'est ce que nous sommes, notre "être social" et ce que révèle concrètement le désir propre de cet être social.

Ce qu'il s'agit avant tout, et dans tout, c'est d'essayer de clarifier les relations existant entre le mouvement historique, le mouvement ouvrier, et les groupes dits "révolutionnaires". C'est-à-dire qu'il s'agit de nous situer comme être sociaux désirant transformer la réalité. Ce problème de l'Unité Prolétarienne (Intellectuels - Paysans - ouvriers, etc...), ou bien comment le Prolétariat existe, comment il existe en tant qu'unité de luttes, est à situer par

rapport au problème du Pouvoir du Proletariat sur son histoire et sur la transformation du monde.

Et ce double problème nécessite un certain nombre de clarifications quant à notre existence au sein de cette unification des luttes, c'est-à-dire quant à l'unification de nos luttes à nous : c-à-d que tout ceci, c'est le décrassage nécessaire préalable à la saisie de nos luttes, de nos possibilités de luttes. Saisir notre désir et nos désirs comme moteurs de notre pratique révolutionnaire (Voir Note 1). Saisir ainsi en quoi notre désir rejoint le désir de la classe ouvrière, etc... en le saisissant lucidement.

Ce n'est pas en nous posant en arbitres au-dessus de la mêlée que nous écrivons ce truc, mais au contraire en étant conscients de cette impuissance politique vécue quotidiennement.

B. - LUTTE DES CLASSES, HISTOIRE ET MOUVEMENT.

La lutte des classes se compose inévitablement comme une succession de temps Forts et de temps Faibles. (Voir Note 2). L'histoire humaine, c'est-à-dire la société historique de l'homme, est nouée et dénouée par le processus de la lutte des classes. L'histoire humaine est donc le résultat d'une série de combats souterrains et parallèles à elle-même, et qui la conduisent à une série de changements de systèmes.

La lutte des classes n'est ni un schéma simplificateur ni un fil conducteur, mais un peu l'expression et l'anatomie interne et motrice de l'histoire. (La lutte des classes est aussi la lutte de classes composées d'individus, et non d'entités, ou de "moments", ceci pour rafraîchir la mémoire re certains). "Les classes n'auraient d'autres ressources que d'être ce qu'elle doivent vouloir d'après leur être". En vérité, il y a dans cette proposition une idée simpliste, mécaniste, et réductrice de toute activité humaine.

L'histoire des rapports de production n'est pas la base de l'histoire humaine, mais son expression "in abstracto".

- Supposer que l'histoire est le résultat des changements techniques et des bouleversements économiques est une magouille théorique. Car supposer cela équivaut à supposer deux domaines superposés, les infrastructures, vivant de leur propre vie, comme ça, en l'air, et les superstructures, glacées, sans mouvement, le coup du reflet, du miroir déformant".

C'est encore la vieillerie théologique et dichotomique qui revient à la charge.

- Supposer que la lutte des classes est l'expression de l'histoire des rapports de production est une magouille plus que théorique. Car la lutte des classes est aussi et surtout réaction contre (ou pour) les rapports de production, défense envers ceux-ci ; et tendance à les refuser, à les transformer. La révolte est déterminée mais anti-déterminations.

D'autre part, "rapports de production" = conceptualisation au niveau économique de l'état des luttes entre les classes à un certain moment donné de ces luttes (historiquement). L'économie politique, comme la culture, comme l'art, comme le droit, comme la morale, comme la religion est l'expression de la lutte de classes. Dire que les luttes de classes, sont l'expression de l'histoire des rapports de production, cela revient à déclarer que les luttes de classes sont l'expression de l'histoire des luttes de classes.

En portant l'analyse sur un terrain économique, nous faisons simplement usage du matériel conceptuel le plus facilement utilisable et précis. Mais le renversement des propositions nous amène à l'"économisme", c'est-à-dire à la racine de toutes les analyses gauchistes actuelles, léninistes et non-léninistes également. En portant le débat sur le terrain économique comme clef du mystère, nous nous portons sur le terrain d'une spécialité, l'économie politique, c'est-à-dire sur le terrain des spécialistes, c'est-à-dire de la bourgeoisie. MARX disait déjà que ce qui l'intéressait était la compréhension de la lutte et non de la loi. (La Critique de l'Economie Politique !) avant de tomber lui aussi dans le piège. (Voir Note 3). Nous croyons, nous, que l'histoire humaine est le produit de l'activité des hommes historiques, c'est-à-dire des "classes". (là-dessus il y a à préciser, nous y reviendrons).

L'homme historique secrète son histoire comme il est manipulé par elle. L'homme historique est autant produit de son désir que producteur de ce désir unitaire appelé désir révolutionnaire. Et ce désir est le seul garant de la possibilité d'une Révolution, car c'est par lui, sa conscience et sa cristallisation qu'ont toujours passées les grandes luttes et qu'elles risquent de continuer à passer. Ce n'est pas par l'observation "scientifique" du processus économique et par une stratégie policière de prévisions en découlant, mais par le désir. Car le désir dépasse la fiction et la réalité. Il est le moteur de ce dépassement dialectique du rêve et de la réalité. Ce désir est le point de coagulation des Forces historiques réelles et du passage social. C'est ce qu'il s'agit de démontrer à tous les niveaux, et à tous les instants.

C'est le désir (désir de "vivre", de "continuité", de "transparence" de "faire tout péter", de "s'appropriier la nature", de "liberté d'aimer", etc...) qui pousse les classes sociales à s'affronter. Leur terrain de bataille est certes économiquement structuré, mais autant culturellement structuré ; et les paris risqués. L'état des forces "atmosphériques" ne détermine pas le désir (et la conscience de classe résultant de la rencontre entre le désir et la pratique spontanée des luttes) mais le désir détermine l'état des Forces. Il est évident que la lutte des classes passe par tout un chemin tracé plus ou moins de façon plus ou moins catégorique ; mais le désir démontre, explique, commente, révèle ce chemin et lui donne sa réalité qu'il détermine en l'interprétant.

Les grands mouvements ou moments révolutionnaires ne sont presque jamais venus de crises économiques. (Commune, Russie des Soviets, Makhnovitchina, Allemagne de 1921, Espagne de 36, Hongrie 1956, mai 68. Ils sont venus presque toujours, d'une crise politique, d'une inadaptation du système des représentations et institutions politiques et culturelles aux rapports de production, et d'une inadaptation du système de rapports de production à la machine politique et culturelle, d'un accroissement qualitatif, de la lutte des

classes, d'une progression quantitative des luttes des classes ; d'une intensification du désir révolutionnaire, et d'un niveau de développement aigu de la conscience de classes. Le désir nourrit la conscience de ses désirs et de son axe, la conscience de classe fournit au désir de ses médiations techniques et organisationnelles. C'est le règne de la poésie critique en armes. Ceux qui expliquent que mai 68 est issu d'une crise de développement du capitalisme, ou que les grèves sauvages ne sont que le reflet d'un phénomène de croissance du capitalisme, et de passage d'une de ses formes à une autre, ceux-là sont les "justificateurs", les idéologues de mai 68 ou des grèves sauvages. Ce qui nous intéresse, c'est ce que mai 68 et les grèves sauvages révèlent de nouveau dans les formes de lutte, dans l'organisation des luttes, dans le degré de conscience des luttes, et dans le désir central à ces luttes. C'est la théorie radicale qui prend racine aux racines du mouvement et qui est racine pour la continuation du mouvement par d'autres moments. C'est cela, la théorie radicale en gestation. Pour l'instant, pas grand'chose de ce côté-là. On en est encore à se pencher sur les causes de mai 68 et sur la signification dans le système économique des grèves sauvages. Nous nous fichons pas mal de la signification dans le système des moments radicaux, mais au contraire dans la subversion du système. Quant on a dit que tout était récupéré, on a tout dit, et rien dit. La théorie radicale, c'est la poésie critique. "La théorie définirait la quantité radicale d'inconnu s'éveillant en son temps dans l'âme universelle : elle donnerait plus que la Formule de sa pensée, que l'annotation de sa marche au Progrès ! Enormité devenue norme, absorbée par tous, elle serait vraiment une multiplicatrice de Progrès."

Cet avenir sera matérialiste, voue le voyez - Toujours pleins du Nombre et de l'Harmonie, cette théorie sera faite pour être réalisée.

La théorie ne rythmera plus l'action, elle sera en avant".

(A. Rimbaud, etc...)

"Car elle définirait la quantité radicale, etc...."

Et nous croyons que cette théorie est amorcée et agie par le désir révolutionnaire, comme moteur réel de la lutte des classes.

L'histoire n'a pas un mouvement défini de façon précise par l'histoire. Son mouvement est celui que se donne le désir agissant, réagissant, s'em pêtrant, reculant, et agonisant.

Le sens de l'Histoire, en tant qu'objectivité observable scientifiquement est un produit mythologique de la philosophie dialectique, c'est-à-dire de la philosophie tout court. Je peux remarquer au plus qu'il y a un vague, très vague mouvement général vers la création du capitalisme concentré, depuis l'âge du bronze, en Europe. Et à côté, le mode de production asiatique. Et à l'intérieur, des à-côtés, des retours en arrière, des stagnations, des renouveaux et beaucoup de hasards. (Il faudra qu'on en finisse un jour sur le sort jeté de façon con par les révolutionnaires sur cette notion et sur sa réalité). Et surtout une espèce de suite sans liens logiques apparents, en filigrane, une suite de moments hérétiques, (couverts de masques idéologiques empêchant d'en saisir le sens) de moments parallèles, subversifs. (révoltes paysannes

au Moyen-Age, Cathares, millénaristes, par ex.), réalisant ou exprimant plus ou moins totalement au niveau théorique et pratique le programme révolutionnaire-unitaire. Car c'est là que se situe le "hic". Pourquoi ces mouvements ont-ils raté ? "Parce que les conditions objectives, etc..." Air connu (et juste).

Pourquoi actuellement ces moments peuvent-ils s'étendre ? "Parce que les conditions objectives, celles de la survie généralisée, et de l'existence de couches sociales totalement "désemparees" et existant en tant que classes de la conscience (le Prolétariat) nient de façon absolue leurs présupposés logiques : le Pouvoir et la Société de classes.

Il ne nous semble pas évident donc que l'Histoire soit déterminée par un Mouvement de type défini et définitif, par Hégel, Marx, Korsch, Lénine et Debord, mais au contraire qu'elle détermine ce Mouvement. Il y a des moments où l'émeute s'installe au coeur des villes. Et ces moments-là sont à intensifier et à créer autour de nous.

D'où vient ce Projet Révolutionnaire, ("Homme Total" de Marx, "Harmonie" de Fourier, et "Liberté" des Anarchistes) ? Nous nous en fichons plus ou moins. D'où vient ce Désir ? Idem. (Il est évident qu'il est issu de l'histoire humaine pour son émancipation ; comme il est évident que seules les sociétés industrialisées permettent techniquement, organisationnellement au désir de s'exprimer vraiment et de la façon la plus radicale ; comme il est évident que l'être social de l'ouvrier et son désir sont déterminés au départ par le rapport travail salarié - capital ; comme il est évident que... car il est évident que ne revenons pas là-dessus, une bonne fois pour toutes)

1 - Les luttes de classes amènent à la parole et à l'acte, le Désir qui transforme l'Histoire en un Mouvement réversible mais qu'il s'agit de rendre irréversible.

2 - Le problème est donc bien de lutter, et non de savoir pourquoi lutter. (Lutter = lutter comment ? A partir de quoi ?) - Pourquoi lutter au sens de se poser la justification de notre lutte).

La tactique et la stratégie se fondent d'après le statut momentané des Forces en présence et d'après le projet global préexistant toujours à la "praxis" révolutionnaire. C'est le Problème du Mouvement Révolutionnaire

C - LUTTE DES CLASSES, ET MOUVEMENT REVOLUTIONNAIRE (Unité, et Pouvoir Prolétariens)

1 - L'existence d'un projet révolutionnaire totalisant se manifeste à plusieurs niveaux :

- dans la tête des gens.
- dans les noyaux subversifs que furent les grands mouvements

artistiques ou culturels en rupture.

- dans les tentatives de libération de l'homme qui jalonnent l'histoire.

- 2 - Toute la vie des sociétés dans lesquelles règnent les conditions modernes de production s'annonce comme une immense accumulation de moments subversifs se reliant de façon incohérente ou cohérente selon la représentation vécue.
- 3 - Une accumulation de qualitatif est plus qu'une accumulation, c'est aussi un sens à cette accumulation, et ce sens c'est le sens que confère pratiquement à l'histoire le mouvement révolutionnaire, le mouvement du qualitatif.
- 4 - Le désir révolutionnaire se présente comme un sens à la pratique d'un certain nombre de groupes sociaux historiquement répertoriés. La dialectique entre les groupements ouvriers et la classe ouvrière, entre les groupements non-ouvriers radicaux et les groupements ouvriers radicaux, entre la classe ouvrière et les groupements non-ouvriers radicaux, est à saisir comme le plus grave problème posé à notre niveau actuel.
- 5 - Il semble que la classe ouvrière n'ait pas encore réagi en tant que classe totalisante, et que morcelée, séparée en diverses couches et groupes, elle n'ait agi encore que comme dépossédée de son être.

Il est assez clair que ce sont toujours des groupements d'ouvriers plus combattifs ou plus conscients qui aient animé ses luttes les plus violentes. C'est un fait. Il est évident aussi que la classe ouvrière est, à chaque fois, allée un peu plus loin dans le sens de son existence et de sa réalité, dans la définition de son projet, et dans la reconnaissance de son être social et de son désir.

Mais il est aussi assez net qu'elle n'est pas nécessairement révolutionnaire, mais qu'elle est fasciste, ou réformiste, s'il se peut ; et que la dialectique révolutionnaire ne vient pas de son essence, mais de son activité. Et son activité est, au départ, l'oeuvre de groupes ouvriers "minoritaires" (du XIX^e à nos jours). Ce n'est pas la classe ouvrière qui a déterminé son projet, mais c'est son projet qui détermine peu à peu son existence réelle (et non plus seulement conceptuelle et magique) de classes. Evidemment, ce projet n'a pu être d'abord porté par des groupes minoritaires pour ensuite s'étendre que parce que l'accumulation des moyens de production a entraîné la concentration des ateliers, qui a entraîné la solidarité devant les intérêts communs, et aussi parce que ces groupes minoritaires ont accéléré le processus de socialisation des luttes. Ces groupes d'ouvriers n'ont pas reçu la bénédiction du Saint-Esprit révolutionnaire. S'ils se sont reconnus dans certains "prophètes" ou "illuminés", ou "savants", du XIX^e siècle (Proudhon, Bakounine, et K. Marx) et surtout tous leurs propagandistes itinérants, c'est que des bases et conditions matérielles permettaient à ces aspirations, à ces désirs, de s'accrocher et ceci n'est pas un hasard.

Il est évident aussi qu'ont joué un certain rôle un certain nombre de groupes d'intellectuels déclassés (ou d'étudiants révoltés) héritiers du noyau radical et subversif de la culture et de la philosophie précédentes.

Il est évident aussi que le mouvement paysan est une réalité indéniable, et que la classe ouvrière ne peut prendre le mouvement en main seule ou se créerait une nouvelle exploitation sur la paysannerie (la Dictature des Conseils Ouvriers).

6 - Le mouvement révolutionnaire existe comme réunion hétérogène ou homogène de ces éléments dans une série de combinaisons tout à la fois simplistes et incompréhensibles. Le mouvement révolutionnaire se crée en luttant contre l'existence de la société de classes, et donc pour la fin de la division de ses membres en plusieurs couches ou classes. Et donc ne peut faire sien un objectif de type Pouvoir Ouvrier. Car le mouvement révolutionnaire a sa dynamique fixée par la chute du Pouvoir et des Ouvriers. Le mouvement révolutionnaire passe pas sa théorisation unitaire alors que les luttes sont séparées. C'est le temps du mouvement révolutionnaire hallucinogène. Il faut qu'il devienne érogène.

7 - Les problèmes posés ici sont ceux de :

1) l'unité prolétarienne :

C'est-à-dire : comment les classes disparaissent dans le mouvement révolutionnaire (distinction intellectuel - manuel, par ex.). Comment peut se faire l'unification des luttes ; le rôle respectif initial des étudiants et des ouvriers, sur leurs bases sociales respectives ; leurs rencontres et leurs disparition progressive pour se transformer en éléments non plus ouvriers ni étudiants ; c-à-d. aussi le rôle de la théorie radicale ; la critique de la vie quotidienne et sa transformation sur leurs bases respectives, etc...

2) Le Pouvoir prolétarien :

C'est-à-dire : comment le Proletariat acquiert son Pouvoir sur ses luttes, sa vie ; comment détruit-il le Pouvoir ; discussion autour des thèmes Pouvoir Ouvrier, Pouvoir des Conseils Ouvriers, comme conceptions aliénées et séparées du socialisme.

Et c'est seulement l'étude de ces 2 problèmes qui peut donner actuellement une chance de sortir du borbier théorico-pratique où nous nous trouvons tous, liée évidemment à la recherche sur le terrain (Voir note 4). Car notre "être social" semble pour le moins confus, masqué et brouillé ; et si nous ne voulons pas retomber dans la gadoue militante, il s'agit de s'attaquer à ça. Voici une "tâche objective" pour ceux qui en ont toujours le mot à la bouche. Ceci fera l'objet d'un texte dans le prochain Archinoir, texte qui essaiera d'être le plus précis possible à ce sujet.

Ce texte n'avait le but que de poser des questions, et de mettre

questions
le doigt sur des à une recherche dans un certain sens. Il n'est qu'une
introduction provisoire. Il faut le prendre comme tel, évidemment.

NOTES

1 - "Nous", c'est-à-dire les groupes s'intitulant "radicaux", gauchistes non-léninistes, ou anarchistes ayant dépassé l'anarchisme formel, généralement Faits d'intellectuels (ou de prolos très intellectualisés).

2 - On pourrait essayer de préciser cette succession de temps Forts et de temps Faibles, par le schéma suivant :

- a) le temps faible n'est pas seulement un palier du temps fort.
- b) le temps fort n'est pas évidemment latent dans le temps faible.
- c) Il y a des reculs du mouvement par rapport au temps forts, et pas seulement une stagnation, même si ces reculs ne vont jamais plus bas que le point de départ précédent (quoiqu'encore cela ne soit pas certain).

Evidemment tout ceci est tant soit peu con et algébrique comme remarque !

3 - "Toute sa vie, Marx a maintenu le point de vue unitaire de sa théorie, mais l'exposé de sa théorie est resté sur le terrain de la pensée dominante en se précisant sous formes de critiques de disciplines particulières, principalement la critique de la science fondamentale de la société bourgeoise, l'économie politique". (Guy-Ernest DEBORD, La Société du Spectacle, p. 65).

4 - Il est évident que ce n'est pas une "étude", en chambre ou ailleurs qui changera cela. Nous ne voulons surtout pas dire cela.

Note X - Cela n'étant ni limitatif, ni une critique de ces groupes, cela étant les tendances actuelles du mouvement dont nous faisons partie.

.....

I - AUTO-GESTION ET ORGANISATION.

1) Impossibilité pour les essais d'auto-gestion plus ou moins conscients de se développer.

2) Ils ont été :

a - soit écrasés dans le sang (régime dictatorial).

b - soit sapés par les organisations "révolutionnaires".

3) On a expliqué de façon idéologique ces échecs ou l'impossibilité de l'auto-gestion en entreposant comme préalable la nécessité de l'organisation, c'est-à-dire par l'organisation systématique en tant que système, donc idéologie, donc par une idéologie.

II - ORGANISATION ET THEORIE.

Les organisations "révolutionnaires" qui prétendent défendre les intérêts des travailleurs.

1 - vendent leur théorie et leurs pouvoirs illustres comme des marchandises non banales et bien étiquetées.

2 - formulent toutes des théories révolutionnaires importées de bien loin dans l'espace ou dans le temps (Cf. I 3).

III - THEORIE ET PRATIQUE.

1 - toute théorie doit découler de la pratique.

2 - la théorie ne peut en aucun cas être séparée de la pratique sinon elle devient idéologie.

OR, LES EVENEMENTS DE MAI-JUIN 68 NOUS ONT TRES BIEN MON-
TRE QUE LA THEORIE A EMPLOYER AUJOURD'HUI EST EN MEME
TEMPS SA PROPRE NEGATION.

3 - la théorie est sa propre négation dans la pratique (Cf. le para-
graphe 6 sui suit).

4 - la théorie est aussi sa propre négation dans la théorie (pratique
théorique).

5 - est théorie, toute discussion contradictoire ; à n'importe quel
moment, situation subversive ou non. Toute affirmation de MOI dans la non-
identification à ce que dit l'autre.

Et aussi, tout ce que je dis est théorie de l'instant.

6 - la théorie n'est pas une explication globale ou ne vient pas
d'une action généralisée déterminée par un individu ou groupe ou même plu-
sieurs à l'échelon du pays, mais d'une suite d'actions plus ou moins détermi-

nées dans l'"instant", le "moment", (condition géographique, développement économique, niveau social du lieu, enracinement des idées et schémas bourgeois, etc...) par des groupes différents et de différentes sortes.

7 - mais habitués à avoir des théories bien organisées, certains cherchent donc une nouvelle théorie (même à posteriori, après le moment de mai-juin), tombant ainsi dans un enchevêtrement d'idéologies diverses et par là, dans la négation de toute action.

Il ne s'agit pas pour nous non plus de faire une théorie de la non-théorie mais de mettre au clair les vicissitudes du mouvement de la théorie.

8 - La théorie-pratique qui est la dialectique entre la méthode de pensée et l'action à accomplir forme un tout homogène et indubitablement la seule méthode d'action qui ne peut être constamment récupérée par le pouvoir puisqu'elle est en même temps

1 - une réalité historique matérielle à un moment donné
mais aussi

2 - sans point d'attache AVEC L'HISTOIRE EN TANT
QU'IDEOLOGIE IMPLANTEE DANS L'HISTOIRE.

9 - la force du Mouvement a été d'être :

a - assez spontanée

b - sans organisation théorique extérieure à lui-même.

10 - la seule organisation découlait d'actions précises à l'intérieur du mouvement, et constituant le mouvement lui-même.

IV - MANIFESTATIONS DE LA LUTTE DE CLASSES.

1 - suivant l'évolution sociale, les manifestations, les formes de la lutte de classes changent.

2 - les forces révolutionnaires emploient d'autres armes à chaque période historique pour combattre le pouvoir.

3 - il n'y a pas que les armes qui changent mais aussi les manifestations et la stratégie par rapport au but fixé par le mouvement révolutionnaire dans le moment révolutionnaire.

Ainsi les occupations d'usine sont apparues à un certain moment donné et d'autres formes de luttes ont disparues.

4 - la lutte de classes n'a dans le même temps historique les mêmes manifestations dans les pays sous industrialisés que dans les pays industrialisés (différence d'évolution sociale) (V, 1, 3).

5 - Pays sous-industrialisés (Amérique latine, etc...)

a - les masses ne bougent pas ni même une partie des masses dans les masses.

b - mais des minorités de futurs bureaucrates agissant de façon putchiste en vue de prendre le pouvoir au nom des ouvriers et paysans.

c - ce processus n'est cependant pas non plus un absolu global ; des luttes ouvrières, paysannes et étudiantes, viennent s'opposer à ce schéma (et allant même très loin quantitativement et qualitativement).

6 - Il n'y a pas une forme définie ni définitive, un modèle de la lutte de classes mais à chaque "moment", des formes différentes évoluant avec les nécessités des luttes.

V - LE DEPASSEMENT.

1 - les idées révolutionnaires ne sont pas produites (voulues) par le système capitaliste, c'est-à-dire aliénées au départ.

2 - le désir, naturel-social, se formule comme idées et pratique révolutionnaires en entrant en contradiction avec l'aliénation et en cherchant à la dépasser.

3 - producteur d'aliénation, le système capitaliste provoque le désir, la pratique, la théorie du dépassement de cette aliénation.

4 - NOUS SOMMES A UN MOMENT DE RUPTURE OU LES IDEES SE DETRUISENT ELLES-MEMES ET OU SEULE L'ACTION DETERMINE REELLEMENT.

(Les idées sont certes un élément déterminant, l'action seule détermine de façon unitaire. Parallèlement l'état de concentration capitaliste, et la socialisation qu'elle engendre sont aussi dans les éléments déterminants).

5 - Toutes les actions sont sous-entendues par d'anciennes théories sans cesse changées et lorsque nous menons une action, c'est en somme toute une synthèse particulière de toute l'histoire révolutionnaire (exemples historiques, erreurs passées, idéologies critiquées notre propre pratique antérieure, etc...) qui s'adapte à une situation donnée, et interprétée, analysée en préalable.

VII - Et si dans les grands mouvements historiques de la lutte de classes, on s'est toujours servi idéologiquement de la théorie c'est que la dynamique du mouvement et les bases historiques ne le permettaient pas. Or mai-juin nous a dévoilé que le nouveau combat qui prend corps aujourd'hui a commencé à perdre tous ses "symboles".
(y compris les Internationales Anarchistes et Situationnistes par exemple).

VIII - IL N'Y A PAS DE NOUVELLE THEORIE REVOLUTIONNAIRE
UNITAIRE-GLOBALE QUI NAIT, MAIS AU CONTRAIRE, C'EST
LA FIN DE TOUTE THEORIE REVOLUTIONNAIRE PRETENDANT A
L'UNITE ET A LA RATIONALITE TOTALE !

Il est possible de rencontrer des copains
d'ARCHINOIR à LYON, GRENOBLE, PARIS,
ANTONY, VINCENNES: etc.

SUR UN PEU D'ACTIVISME A LANGUES ORIENTALES

Le gauchisme et son idéologie prennent forme d'idéologie dominante au sein de l'Université - C'est un langage, des manières d'être, un automatisme des gestes et des pensées qui font se sentir étudiants, les étudiants entre eux.

Cela répond aussi au rêve des "militants" de se créer un lieu universitaire à leur image et selon leur désir ; ils essaient de mettre sur pied par les actions dites revendicatives leurs restaurants, leurs crèches, leurs professeurs, leurs programmes, leur liberté de circulation, d'expression, etc. . . leurs loisirs, leurs travail, leur vie.

Il y a là une certaine image du Campus qu'ils se font, (visant même au type des universités américaines). Image qui n'a d'ailleurs pas été commercialisée pour rien.

Evidemment ces "révolutionnaires" ne pourront jamais dépasser l'Université car ils ne veulent pas. Mais plus méconnu est le fait que ça a l'utile avantage de servir de semblant de politisation aux autres.

On forme ainsi la grande famille, entre gens qui parlent le même langage.

Cela était déjà vrai dans toutes les facs, cités, etc... où il y a les conditions objectives pour les revendications estudiantines, c'est bien plus visible - risible, à la limite plus abérant, là où il y a à peine cela. Telle l'école des Langues Orientales, dont la clientèle est :

- a) grande bourgeoisie
- b) amateuriste (pas même technologique car l'école y contribue pour une faible part).

La situation et le rôle de l'Ecole sont marginaux, mais les étudiants y sont de vrais étudiants avec les réflexes typiques.

Avec les réflexions, devant les difficultés de l'Ecole et les grèves, allant de "déjà qu'il n'y a pas de débouchés notre diplôme ne vaudra plus rien à cause des grèves" à "c'est de peu d'importance pour moi, dans le fond, car je fais aussi droit - ou sciences po, ou telle ou telle licence (barrer les mentions inutiles)".

Après mai 68 où l'école a participé de par sa proximité de Médecine et des Beaux-Arts, et créa des commissions pour élaborer la réforme de l'Ecole, la rentrée (retardée comme partout par les examens) fut perturbée dès le début par :

- a) l'installation à Dauphine (lieu neuf pouvant donner de nouvelles idées aux technocrates) et :

b) le fait que chaque département tentait son expérience de réforme.

1 - C'était le terrain idéal pour les révolutionnaires-corporatistes qui cherchaient à s'implanter mais qui se sont toujours fait huer.

2 - Mais c'était aussi le terrain idéal pour une action faite par des gens se nommant "radicaux", faite par intellectualisme et par goût pour le folklore. - histoire de se marrer comme les autres - avec aussi le désir de jouer un rôle et qui se moquaient de sa prise sur la réalité.

De toutes façons, pour tomber de Cahrybde en Sylla, une action certes non militante, (ce qui est très bien), mais "pour l'art", (les personnages en question ayant ce mot en sainte horreur, et l'ayant remplacé par l'idée d'être des artistes - non-artistes.)

Profitant des grèves qui se déclenchèrent avant même qu'on puisse parler de rentrée, au culot et par la pression de leur simple présence, un certain nombre d'individus installèrent un comité de liaison étudiantin - bidon; d'abord dans un bout de couloir ; ensuite dans une salle qui leur fut prêtée à mi-temps, et dont ils prirent la possession réelle, excluant tout droit de regard de qui que ce soit, pour l'arranger à leur goût (téléphone gratuit, raffle de toutes les tables et les fauteuils, etc...)

Ils restèrent uniquement spectateurs de tous les troubles accompagnant les luttes pour la mise en place de la réforme de l'Ecole. Se contentant d'aller aux A.G. pour voir si elles n'étaient pas sabotables lorsqu'elles ne se coulaient pas d'elles-mêmes, et surtout, d'attirer l'attention des gens sur eux-mêmes, eux-mêmes désignant les gens, par une production ininterrompue d'affiches et de tracts, signés généralement "Les Canards au sang". Les limites de l'activité menée sont déjà énoncées lors de son exposé. Ce qui est important, c'est de démontrer que dans la vie quotidienne dans la situation banale de l'agitation des facs, elles est d'un inhabituel subversif.

1 - Pour s'installer on fonde un comité bidon n'ayant aucun rôle précis si ce n'est d'être gauchiste et permettant d'obtenir pas mal d'avantages matériels, y compris certains annexes comme se faire du fric (en vendant des livres qu'on récupère.)

2 - les tracts sont tirés avec les papiers et sur les machines de la fac (impirmant les polycopiés). Des photocopieurs permettent même de faire des tracts illustrés et des courts "comics".

En découpant et collant photos de journaux ou extraits de bandes déjà existantes et en rajoutant le texte de son choix.

3 - Les affiches sont réalisées sur le dos de papier d'ordinateurs, très long, faisant des collages longs de plusieurs mètres et sont découpées dans des journaux, des photos, des titres détournés, se retrouvant dans des rencontres hasardeuses, servant de support au texte adéquat.

L'affiche est toujours pseudo-érotique, grâce à des photos de Paly-boy ou autre) et de nouvelles affiches étant faites sans cesse au cours

de l'évolution de la situation, elle n'a pas vocation de rester indéfiniment sur les murs.

4 - le texte lui-même est la juxtaposition, et encore juxtaposition apparente, d'une description analysante de la situation et du contenu politique de l'affiche qui est une somme de nos propres idées, comme nous les exprimons nous-mêmes, ou comme nous les trouvons dans des textes déjà existants et que l'on réutilise.

5 - A ce rôle non directif doit alors se joindre le sabotage systématique : des A.G. confuses et magouillardes, de l'action des prois qui corrompent sur leur prestige, et des bureaucrates de tout pays, spontanés et ou déjà organisés pour jouer leur rôle. (C'est uniquement dans ce sens qu'on peut comprendre l'imagination, qui, se démarquant des règles de la politique et de l'activisme ordinaire, nous démarquera des contre-révolutionnaires de droite et de gauche).

En fait, ce texte définit à grands traits, certaines pratiques. Sur leur aspect évidemment limité, que l'on sait, il n'y a pas à s'étendre, car ce ne serait dans ce cas d'aucune utilité, tout ceci n'ayant en effet cherché aucun rôle mobilisateur, mobilisateur de quel et pourquoi faire, une fois que l'on sait ce qu'on doit penser de l'Université.

Le but était d'extraire l'aspect positif ou instructif, pour sa réutilisation, c'est-à-dire son aspect pratique-technique. Suivent maintenant 4 exemples de tracts faits ainsi à Langues-Orientales.

A PROPOS DU LANGAGE ET D'ARTAUD

1 - La langage a ses propres raisons d'exister, et de parler (son signifié) mais (c'est) moi, je (qui) parle.

2 - Le langage signifie nodalement comme cohérence de l'absence d'un langage cohérent. LA SEPARATION.

- Moi, on (^{moi}_{me}) PARLE.

Ce qui n'empêche pas les niveaux du langage de s'interférer et de réprimer mon langage.

3 - La langage que je parle est cependant mon langage, et langage de ce qui, chez moi, fait le langage.

4 - Il est vraiment localisé, par ses termes, et s'il dit qu'il est localisé par ses termes, c'est qu'il ne les reconnaît pas comme valables dans sa pensée.

La vraie vie est AILLEURS, tout de suite. ARTAUD n'est pas un momo. Il est en-deça du langage des momos de l'esprit-d'Artaud.

Il croit que les momos sont nodablement situés de l'autre côté du rêve-réel.

5 - Je suis celui qui écrit.

Je suis celui qui me regarde écrire.

Je suis celui qui m'obéit et qui écrit.

Je suis celui qui pense et qui écrit ce qu'il pense en dehors de sa pensée.

Le langage n'est ni signifiant ni signifié, il est rapport entre la cohérence "inter-cosmique", (sociale, inter-subjective, etc...) et la transparence "idem". Il est la médiation.

ARTAUD ne pose le problème qu'en faux-malade, en malade social. Son langage est le langage de la société de classes. Il retourne.

Il ne traverse pas le champ linguistique. Il se mord la langue.

6 - Je n'ai jamais trouvé des étages dans le domaine du nerf. Je me sens capable de départager actuellement mon incohérence de mon incohérence.

Le monde physique

Un vide absolument non-aspirant
et pourtant

Les mots sont en-dehors du langage

comme une langue
perdue au fond d'une gorge linguistique.

7 - Le Pouvoir a capté les messages. Il s'agit de RETROUVER
D'AUTRES CODES. Les étapes, ça se brûle.

La saisie matérialiste sur le monde passe par la saisie tout autant,
matérialiste sur le langage. L'âge de la langue, quoi.

Les psychanalystes, les linguistes, ne peuvent que faire des procès
d'intention aux "termes".

Sanssüre, Lacan, Freud, Levy-Strauss,, Lefebvre, l'J.S., Marti-
net : des crottes.

8 - Il s'agit d'établir une "liaison-information-langages" (!!!)

- 1) - Et ensuite ?
Langages de l'automobile.
Langages du croupion.
Langages du petit pois.

2) - Et alors ?

La langue a un usage subversif évident, traversant
le champ linguistique défini par le Pouvoir, un usage à redébattre sur le tapis:

: La Révélation.

(Retirons (au passage) au Bon Dieu, la propriété d'un certain nombre de termes.
Et ici, choisissons)

9 - JE NE SAIS SI JE ME SUIS FAIT COMPRENDRE.

10 - J'ai choisi de travailler dans l'unique éternité de la gravita-
tion linguistique. (citation de K. Marx - "Les Manuscrits de 1844")

TROIS CORRECTIFS POSTERIEURS

- A - Le visage des gens est marqué par une tristesse évidemment non-subver-
sive. Le langage l'exprime de façon réelle, par son emploi non-
gestuel (et passage de lieux "dots", lieux de pouvoir, lieux com-
muns, banalités de sommets, etc...)
- B - Le langage dit qu'il veut mourir et se dissoudre dans la durée folle de la
crispation des regards.
- C - Une "liaison" - Information - langages", c'est plus aisé à concevoir qu'à
faire. Une "liaison Information - ouvrières" c'est plus facile à ne pas
concevoir qu'à ne pas faire. (Cf. Rencontre Nationale d'I. C. O. -

Je viens de terminer la lecture de votre ARCHINOIR, n° 1.

Quelques remarques :

- la faute d'orthographe ne peut être considérée comme intrinsèquement révolutionnaire, surtout quand elle rend la lecture et la compréhension difficiles, ce qui est souvent le cas dans vos textes, de par la complexité de votre glossaire et de votre syntaxe.

N'oubliez pas que si l'orthographe assure une fonction répressive de sélection (donc d'élimination) dans le système éducatif capitaliste, il s'agit alors d'une orthographe appliquée à un langage culturel de classe. La langue populaire (parlée d'abord, puis écrite) néglige l'orthographe mais en ramplace sa fonction sémantique par une syntaxe et un glossaire éliminant les ambiguïtés de sens. Par exemple dans "histoire et géographie" - paragraphe 7 : "il se sent frustrer" au lieu de "frustré", il y a ambiguïté phonétique uniquement résolue par le contexte, le langage populaire n'utiliserait pas un tel tour puisque sa seule référence est parlée, donc phonétique.

- une mise en page brouillonne et une mauvaise impression des stencils ne sont pas révolutionnaires (le papier glacé lui, ne l'est pas du tout, puisqu'il implique un statut économique de classe possédante, aussi bien n'est-ce pas là une critique de support que je fais). Cette présentation déficiente entraîne une difficulté de compréhension du contexte de certains mots dont on a vu qu'il était particulièrement nécessaire dans les cas d'insuffisance orthographique (je dis bien "insuffisance" et non "faute" puisque pour moi l'orthographe assure une fonction sémantique, et non répressive, ce qui entraîne qu'il n'y a pas insuffisance lorsqu'il n'y a pas ambiguïté, c'est-à-dire, généralement, lorsqu'il manque la totalité moins un des signes assurant la même fonction sémantique, l'orthographe étant décadente par ce fait même qu'il y ait surabondance de signes pour la même fonction). Ces insuffisances combinées de l'orthographe et de l'édition entraînent que la lecture de votre revue implique la connaissance préalable de mots, de formules, de tours, voire de phrases entières (par nécessité d'extrapolation entre un mot bien exprimé et le suivant), qui sont ainsi amenés à jouer un rôle de "mots de passe", "signes de reconnaissance", ce qui donne à votre revue un caractère ésotérique difficilement admissible de la part d'individus se réclamant de l'anarchie.

- ce caractère ésotérique est encore renforcé par les constantes de vocabulaire et de syntaxe de vos textes (c'est pourquoi je parlais de votre glossaire). Je n'ai pas le courage (ni le temps) de dresser un catalogue mais en gros, il y a 3 catégories :

-- l'argot et les abréviations relèvent d'un contexte étudiant presque exclusif, ce qui n'est pas péjoratif, mais indique bien les limites que, volontairement ou de fait, aura la diffusion de vos textes.

-- le vocabulaire spécifique de toutes vos démarches de pensée renvoie, de manière ésotérique flagrante (que vous le vouliez ou non), à un cloisonnement de la fraction révolutionnaire de la société actuelle en fractions, tendances et sous-groupes (Voir la théorie des chapelles dans N.R.), ce qui

introduit la séparation que vous combattez, ou, du moins, que vous critiquez. (S'il faut être dissident de la tendance situationniste dissidente de la F.A. pour vous comprendre...).

-- les formules "en levrette" qui sont peut-être brillantes, et amusantes en tant que "private joke" d'appartenance ou de référence (toujours l'érotisme), ne sont jamais approfondissement de la pensée ou source de réflexion, elles ne sont pas plus que des jeux de mots rituels n'ayant qu'un sens isotérique provenant de leur structuration mécanique et codée. Exemples : "... la consommation de l'amour par l'amour de la consommation" - "... ils ont perdu l'histoire (d'ailleurs l'histoire les perdra)" - etc. (en remarquant que le jeu de mot n'est rendu possible que par la pluralité des sens des mots-pivots de la phrase, ce qui apparaît comme une utilisation "de classe" ((de ceux qui "savent"))) particulièrement réactionnaire du langage : la langue de la révolution ne peut venir ah ! ah ! ah ! que d'une révolution de la langue. Les structures figées comme celles-là sont les carcans linguistiques de toute une pensée qui se veut évolutive, ou révolutive).

- que votre maturité révolutionnaire soit insuffisante, malgré un certain volontarisme dont je vous créditerai l'honnêteté par hypothèse et jusqu'à preuve contraire, la preuve en semblerait faite par la contradiction pleine d'humour qu'il y a entre votre dénonciation des formes actuelles de l'enseignement dans le primaire (connaissances apprises par coeur sous forme de résumés qui dégageront les idées que le professeur veut laisser dans l'esprit des élèves et que ces derniers enregistreront d'autant plus facilement qu'ils auront l'impression de les avoir découverts eux-mêmes et qu'ils y auront réfléchi) et la présentation de vos textes, le dernier de manière flagrante puisque sous forme de "conclusion" (encore cette fameuse "thèse-anti-thèse-synthèse"...) il présente en résumé, écrit en capitales, une "formule" qui, sous forme frappante et facile à assimiler, dégage l'idée que les auteurs veulent laisser dans l'esprit des lecteurs et que ces derniers enregistreront d'autant plus facilement que la lecture du texte leur aura donné l'impression d'y avoir réfléchi... Dans les autres textes, c'est moins évident mais tout aussi présent (ce qui est pire encore), par l'utilisation de formules percutantes ponctuant le cheminement du discours. Remarquez en passant qu'une formule percutante (on dirait "un mot", sur les boulevards...) comme la "formule en levrette" dont je parlais plus haut, n'est percutante que par sa forme, c'est-à-dire son emballage (conditionnement, diraient les marketers...) linguistique : c'est l'art du slogan, qui est archaïque par principe puisqu'il mobilise par le haut, en faisant appel à des réflexes conditionnés associés à des sentiments lesquels réflexes et sentiments sont conditionnés par la société capitaliste actuelle (et archaïque future...) pour assurer sa perdurance, ce qui ne peut que faire douter de la possibilité révolutionnaire qui s'appuierait sur le slogan (le slogan peut servir à agiter, à mobiliser, pas à neuter ((sauf de manière régressive : voir fascisme)), puisque ses racines sont, par nécessité, réactionnaires).

Ces quelques remarques pour vous mettre en garde contre les dangers de la "chose écrite" que notre environnement socio-culturel n'a pas encore désacralisé, ce qui ne permet encore que d'esquisser ce que pourrait être une méthodologie de discours anarchiste.

Tout bien pesé, je ne m'abonnerai donc pas à Archinoir, je vous envoie seulement les 2 F. (en timbres, le mandat coûte cher) du prochain numéro, pour voir (d'ailleurs, si votre revue ((à 2 F.)) est trimestrielle, 4 numéros (8 F.) coûtent moins cher que l'abonnement ((10 F.))...).

Fraternellement quand même.

.....

A propos de ta lettre à Archinoir du 4 juin 69 (je ne l'ai eue entre les mains que ces jours-ci. Je suis un des auteurs du texte sur l'histoire et géographie. Nous ne faisons pas partie des gens qui publient Archinoir. Nous avons d'abord publié ce texte à Lyon et nous l'avons mis en circulation parmi les étudiants et les professeurs d'Histoire et géographie de la Fac. de Lyon ; il avait donc un caractère de provocation et nous ne lui assignions pas la fonction d'un "texte-paraissant-dans-une-revue". Il devait être publié dans Archinoir en tant que document ; évidemment ces informations manquaient dans Archinoir).

Ta lettre contient principalement une critique linguistique de notre texte (et d'Archinoir tout entier). Cette critique semble au premier abord assez efficace politiquement. En effet, grâce à l'utilisation de tes connaissances sur la transmission de l'information, tu arrives très aisément à démontrer le caractère ésotérique de ces publications. Notamment tu montres bien les mécanismes qui opèrent la sélection des intellectuels gauchistes initiés.

En arrière plan de cette analyse (qui est technique et non critique) tu opères une critique politique de cet ésotérisme : "contexte étudiant presque exclusif", "cloisonnement de la fraction révolutionnaire de la société actuelle" qui "introduit la séparation que vous combattez", Utilisation "dé classe", des mots à pluralité de sens... Finalement tu découvres que les auteurs de ces textes ont un comportement linguistique de gens appartenant au groupe social de "ceux qui savent". Et arrivé là dans tes constatations tu proposes encore des solutions techniques pour transformer ce comportement linguistique. Cette solution technique tu la présentes dans un emballage linguistique "révolutionnaire" : "méthodologie du discours anarchiste" ou mieux "révolution" de la langue qui selon toi semble produire la "langue de révolution" (comme ça... indépendamment de la révolution elle-même). Mais ça n'est pourtant pas un hasard si ce que tu appelles "la fraction révolutionnaire de la société actuelle" (???) a un comportement linguistique réactionnaire... Les intellectuels gauchistes font effectivement partie de la classe de "ceux qui savent"; ton analyse a le

mérite (non explicite) de le démontrer une fois de plus. Et c'est bien le problème : ton analyse ne fait pas un pas vers une résolution de cette "contradiction". Si tu considérais un instant la production des phénomènes que tu décris, tu parviendrais à échapper au carcan de la linguistique. En effet les sciences et les techniques d'information, en tant qu'activités spécialisées, empêchent toute considération des phénomènes dans leur ensemble, toute conscience de classe (du point de vue du moteur historique de leur transformation. Les sciences et techniques d'informations n'apparaissent pas dans la société capitaliste pour permettre aux révolutionnaires de parler, mais au pouvoir. A un moment où le discours idéologique, moral, bourgeois devient une entrave au développement des forces productives, apparaissent les planificateurs du langage.

Je sais bien (c'est d'ailleurs peut être pour cela que je t'écris) que la linguistique (comme la psychanalyse) présente un grand attrait ; c'est un instrument qui semble efficace et politique. Je ne prétends pas résoudre le problème de son dépassement politique mais seulement le poser alors qu'il semble t'échapper.

Ta lettre se termine par "intéressamment quand même" ; j'ai l'impression que tu as voulu exprimer à la fois comme un remord d'avoir été "agressif", et dire que "quand même" c'est un mouvement de "sympathie" qui t'a poussé à écrire cette lettre. C'est dire que malgré les tentatives que tu fais pour que le sens objectif de ta lettre soit sans ambiguïté, peut-être tu as voulu écrire "autre chose"... Moi aussi, sans doute ...

D'un camarade ouvrier de Paris

(I. C. O. n° 84 - Spécial sur la Rencontre Nationale)

tiré de "Les luttes de classes continuent à

l'intérieur des Mouvement Révolutionnaires"

p. 62

.....

"..... Lorsqu'on fait la somme de ces contradictions (le groupe identifiant, l'appartenance petite bourgeoise, la théorie comme reflet de soi-même, révolutionnaires éléments de la classe), il n'est plus étonnant que les rapports deviennent compétitifs, et les concepts des images de première communion, à l'exemple des gens qui attendent le cycle des crises pour hypothéquer une possibilité révolutionnaire, emprisonnant par ce fait même, de façon irrévocable le prolétariat comme objet de la déficience bourgeoise.....

Quant aux conseils ouvriers, il me semble qu'ils sont trop souvent abordés comme unité de production, donc peu différents de l'usine bourgeoise et ressemblent plus à la vengeance morale d'un prolétariat qui décide d'autogérer sa misère, qu'à un dépassement des rapports bourgeois.....

Les conseils ouvriers n'ont rien à voir avec l'idéologie politique de "Prise du Pouvoir", ils sont tout au contraire le dépassement du Pouvoir ; qu'on évite de les assimiler aux idées de stade de transition, dictature du prolétariat "qui ne saurait être en aucun cas, historiquement parlant, un dictateur). Les conseils ouvriers ne se réalisent pas dans la prise du Pouvoir ou dans la gestion (qui est une forme de pouvoir) ; ils disparaissent dans le temps et l'espace de la production, dans le temps et l'espace de la consommation. L'idéologie des conseils n'est que la réification du futur dans l'utopie structurée de ces conseils.)

 UNION DES OUVRIERS ET DES PAYSANS

- Choix fait dans une anthologie de textes de M. A. BAKOUNINE -
 (brochure ronéotée en juin 1963 par un "groupe anarchis-
 te-communiste romand")

- Nous réimprimons ce choix de textes de Bakounine, car il a le mérite de poser un certain nombre de problèmes importants.

- En particulier la lutte révolutionnaire doit passer par l'alliance entre ouvriers et paysans, sinon la dictature de l'aristocratie ouvrière recréera le pouvoir (automatique marxisme - léninisme, etc...) (à ce sujet, il serait important de reconsidérer le bolchevisme dans sa véritable relation avec une partie de la classe ouvrière comme aristocratie au sein du prolétariat, et non seulement du point de vue d'idéologie dans les pays sous-développés où la classe paysanne est le moteur des transformations sociales, ex: 1917)

- Il est un des premiers théoriciens du socialisme à allier lucidement une tactique politique réaliste à une revendication "existentielle" plus ou moins radicale. En effet, par tous les sous-entendus et zones obscurs, du texte, qui permettent un développement inattendu, on en arrive aux exigences "moderne" de critique de la vie quotidienne (Psychanalyse, I. S., etc...) Pour Bakounine, la lutte est bien, entre la vie et la survie, et non entre tel ou tel système économique.

- Toute son attitude anti-autoritaire n'a rien d'idéologique, au niveau de grands principes anarchistes ou autres ; c'est au niveau pratique de la lutte qu'il s'agit de faire attention au "principe d'autorité" parce qu'il entraine le pouvoir, la bureaucratie, et l'inutilité des luttes.

- Nécessité de la propagande par le fait, de l'action directe (exemplaire !) face au socialisme "scientifique", "par décrets".

- Nous ne cachons évidemment pas le côté idéaliste, volontariste, et un tant soit peu spécialiste de l'organisation, militant professionnel de type blanquiste qui réapparaît ; mais qu'on se replace dans les luttes ouvrières de l'époque de Bakounine.

.....

..... Les paysans, c'est l'immense majorité de la population italienne demeurée presque complètement vierge, parce qu'elle n'a pas encore eu d'histoire d'aucune espèce, toute l'histoire de votre pays, comme je l'ai déjà fait observer et comme vous le savez mieux que moi, s'étant jusqu'à présent concentrée uniquement et exclusivement dans les villes bien plus encore que cela n'est arrivé dans d'autres pays d'Europe. Vos paysans n'ont pas pris part à cette histoire, et ne la connaissent pas autrement que par les coups qu'ils en ont reçus à chaque nouvelle phase de son développement, par la misère,

l'esclavage et les souffrances sans nombre qu'elle leur a imposés. Tous ces malheurs leur étant venus des villes, les paysans, naturellement n'aiment pas les villes ni leurs habitants, y compris les ouvriers eux-mêmes, ceux-ci les ayant toujours traités avec un certain dédain, que les paysans leur ont rendu en défiance. C'est cette relation historiquement négative à l'égard de la politique des villes, et non la religion des paysans italiens, qui constitue la puissance des prêtres dans les campagnes. Vos paysans sont superstitieux, mais ils ne sont pas du tout religieux ; ils aiment l'Eglise parce qu'elle est excessivement dramatique et qu'elle interrompt, par ses cérémonies théâtrales et musicales, la monotonie de la vie campagnarde. L'Eglise est pour eux comme un rayon de soleil dans une vie d'effort et de travail homicide, de douleurs et de misère.

Les paysans ne détestent pas les prêtres, dont la majorité d'ailleurs - et précisément ceux qui vivent dans les campagnes - sont sortis de leur sein. Il n'est presque pas de paysan qui n'est dans l'Eglise un parent plus ou moins rapproché, ou pour le moins un cousin éloigné. Les prêtres, tout en les exploitant en douceur, et en faisant des enfants à leurs femmes et à leurs filles, partagent leur vie et en partie aussi leur misère. Ils n'ont pas pour les paysans ce superbe dédain que leur témoignent les bourgeois, mais vivent familièrement avec eux en bons diables, et souvent en jouant le rôle d'amuseurs. Le paysan, souvent, se moque d'eux, mais il ne les déteste pas, car ils lui sont familiers comme les insectes qui pullulent incompréhensibles sur sa tête, parmi ses cheveux.

D'autre part, il est bien certain que dès que la révolution sociale éclatera, beaucoup de ces prêtres s'y jeteront tête baissée. Ils l'ont déjà fait en Sicilie et dans le Napolitain pour la révolution politique. Et que se passera-t-il pour la révolution sociale ? La révolution politique étant une révolution abstraite, métaphysique, illusoire et trompeuse pour les masses pondérées, le prêtre de campagne, qui est peuple par toute sa nature et par la plus grande partie des conditions de son existence, ne peut y trouver des attraites et des satisfactions qui lui conviennent. Mais la révolution sociale, qui est la révolution de la vie, l'entraînera invinciblement comme elle entraînera tout le peuple des campagnes.

Ce n'est pas la propagande de la libre-pensée, mais la révolution sociale seule qui pourra tuer la religion dans le peuple. La propagande de la libre pensée est certainement très utile ; elle est indispensable, comme un moyen excellent pour convertir les individus déjà avancés ; mais elle ne fera pas brèche dans le peuple, parce que la religion n'est pas seulement une aberration, une déviation de la pensée, mais encore et spécialement une protestation du naturel vivant, puissant, des masses contre les étroitesse et les misères de la vie-réelle.

Le peuple va à l'église comme il va au cabaret, pour s'étourdir, pour oublier sa misère, pour se voir en imagination, pour quelques instants au moins, libre et heureux à l'égal de tous les autres. Donnez-lui une existence humaine, et il n'ira plus ni au cabaret, ni à l'église. Eh bien,

cette existence humaine, la révolution sociale devra et pourra seule la lui donner.

Le paysan, dans la plus grande partie de l'Italie, est misérable, plus misérable encore que l'ouvrier des villes. Il n'est pas propriétaire comme en France, et c'est un grand bonheur certainement au point de vue de la révolution ; et il ne jouit d'une existence supportable, comme métayer, que dans peu de régions. Donc la masse des paysans italiens constitue déjà une armée immense et toute-puissante pour votre révolution sociale.

Donc, - le clergé, la haute bourgeoisie, la moyenne et la petite bourgeoisie - toutes les classes que j'ai énumérées doivent disparaître, excepté les deux masses, le prolétariat des villes et celui des campagnes, devenus propriétaires, probablement collectifs, - sous des formes et des conditions diverses, qui seront déterminées dans chaque localité, dans chaque région et dans chaque commune par le degré de la civilisation et par la volonté des populations, - l'un des capitaux et des instruments de travail, l'autre de la terre qu'il cultive de ses bras ; et qui s'organiseront en s'équilibrant mutuellement, naturellement, nécessairement, posés par leurs besoins et leurs intérêts réciproques, d'une manière homogène et en même temps parfaitement libre.

La science, qui n'aura d'autre autorité que celle de la raison et de la démonstration rationnelle, ni d'autre moyen d'action que le libre propagande, la science, qui fait des pédants à l'heure actuelle, sera devenue libre et les aidera dans ce travail (1).

Si nous voulons vraiment devenir pratiques, si, fatigués des rêves, nous voulons faire la révolution, il faut que nous commencions par nous délivrer nous-mêmes d'une quantité de préjugés doctrinaires nés au sein de la bourgeoisie et passés malheureusement en trop grande proportion de la classe bourgeoise dans le prolétariat des villes lui-même. L'ouvrier des villes, plus éclairé que le paysan, trop souvent le méprise et en parle avec un dédain tout bourgeois. Mais rien ne met autant en colère que le dédain et le mépris, - ce qui fait que le paysan répond au mépris du travailleur des villes par sa haine. Et c'est un grand malheur, parce que ce mépris et cette haine divisent le peuple en deux grandes parties, dont chacune paralyse et annule l'autre. Entre ces deux parties, il n'y en a en réalité aucun intérêt contraire, il n'y a qu'un immense et funeste malentendu, qu'il faut faire disparaître à tout prix.

Le socialisme plus éclairé, plus civilisé et par là même en partie et en quelque sorte plus bourgeois des villes, méconnaît en méprise le socialisme primitif, naturel et beaucoup plus sauvage des campagnes, et se défiant de lui, il veut toujours le contenir, l'opprimer au nom même de l'égalité et de la liberté, ce qui provoque naturellement dans le socialisme des campagnes une profonde méconnaissance du socialisme des villes, qu'il confond avec le bourgeoisisme des villes. Le paysan considère l'ouvrier comme le valet ou comme le soldat du bourgeois, et il le méprise, et il le déteste comme tel. Il le déteste au point de devenir lui-même le serviteur et le soldat aveugle de la réaction.

(1) Bakounine. Circulaire à mes Amis d'Italie, Oeuvres t. VI, p. 396-400.

Tel est l'antagonisme fatal, qui a paralysé jusqu'ici tous les efforts révolutionnaires de la France et de l'Europe. Quiconque veut le triomphe de la révolution sociale, doit le résoudre. Puisque les deux parties ne sont divisées que par un mécontentement, il faut qu'une d'elles prenne l'initiative de l'explication et de la conciliation. L'initiative appartient de droit à la partie la plus éclairée donc elle appartient de droit aux ouvriers des villes. - Les ouvriers des villes, pour arriver à cette conciliation, doivent avant tout se rendre bien compte à eux-mêmes de la nature des griefs qu'ils ont contre les paysans. Quels sont leurs griefs principaux ?

Il y en a trois : le premier, c'est que les paysans sont ignorants superstitieux et bigots, et qu'ils se laissent diriger par les prêtres. Le second, c'est qu'ils sont dévoués à l'empereur. Le troisième, c'est qu'ils sont des partisans forcés de la propriété individuelle.

C'est vrai que les paysans français sont parfaitement ignorants. Mais est-ce leur faute ? Est-ce qu'on a jamais songé à leur donner des écoles ? Est-ce une raison de les mépriser et de les maltraiter ? Mais à ce compte, les bourgeois qui sont incontestablement plus savants que les ouvriers, auraient le droit de mépriser ou de maltraiter ces derniers ; et nous connaissons bien des bourgeois qui le disent et qui fondent sur cette supériorité d'instruction leur droit à la domination et qui en déduisent pour les ouvriers le devoir de la subordination. Ce qui fait la grandeur des ouvriers vis-à-vis des bourgeois, ce n'est pas leur instruction qui est petite, c'est l'instinct et la représentation réelle de la justice qui sont incontestablement grands. Mais est-ce que cet instinct de la justice manque aux paysans ? Regardez bien, sous des formes sans doute différentes, vous l'y retrouverez tout entier. Vous trouverez en eux, à côté de leur ignorance un profond bon sens, une admirable finesse, et cette énergie de travail qui constitue l'honneur et le salut du prolétariat.

Les paysans, dites-vous sont superstitieux et bigots, et ils se laissent diriger par les prêtres. Leur superstition est le produit de leur ignorance, artificiellement et systématiquement entretenue par tous les gouvernements bourgeois. Et d'ailleurs, ils ne sont pas du tout aussi superstitieux et bigots que vous voulez bien le dire ce sont leurs femmes qui le sont, mais toutes les femmes des ouvriers sont-elles bien libres vraiment des superstitions et des doctrines de la religion catholique et romaine ? Quant à l'influence et à la direction des prêtres, ils ne les subissent qu'en apparence seulement, autant que le réclame la paix intérieure, et autant qu'elles ne contredisent point leurs intérêts. Cette superstition ne les a point empêchés, après 1789, d'acheter les biens de l'Eglise, confisqués par l'Etat, malgré la malédiction qui a été lancée par l'Eglise autant contre les acheteurs que contre les vendeurs. D'où il résulte, que pour tuer définitivement l'influence des prêtres dans les campagnes, la révolution n'a à faire qu'une seule chose : c'est de mettre en contradiction les intérêts des paysans avec ceux de l'Eglise.

J'ai entendu toujours avec peine, non seulement des jacobins révolutionnaires, mais des socialistes élevés plus ou moins à l'Ecole de Blanqui -

de nos jours - et malheureusement même quelques-uns de nos amis intimes, qui ont subi indirectement l'influence de cette école, avancée cette idée complètement anti-révolutionnaire qu'il faudra que la future république abolisse par décret tous les cultes publics et ordonne également par décret l'expulsion violente de tous les prêtres. D'abord je suis ennemi absolu de la révolution par décrets qui est une conséquence et une application de l'idée de l'Etat révolutionnaire - c'est-à-dire de la réaction se cachant derrière les apparences de la révolution.

Au système des décrets révolutionnaires, j'oppose celui des faits révolutionnaires, le seul efficace, conséquent et vrai. Le système autoritaire des décrets, en voulant imposer la liberté et l'égalité, les détruit. Le système anarchique des faits, les provoque et les suscite d'une manière infaillible en dehors de l'intervention d'une violence officielle et autoritaire quelconque. Le premier aboutit nécessairement au triomphe final de la franche réaction. Le second établit, sur des bases naturelles et inébranlables, la révolution.

Ainsi dans cet exemple, si l'on ordonne par décrets l'abolition des cultes et l'expulsion des prêtres, vous pouvez être sûr que les paysans les moins religieux prendront parti pour le culte des prêtres, ne fut-ce que par l'esprit de contradiction, et parce qu'un sentiment légitime, naturel, base de la liberté, se révolte en tout homme contre toute mesure imposée, eût-elle même la liberté pour but. On peut donc être certain que si les villes commettaient la sottise de décréter l'abolition des prêtres, les campagnes, prenant parti pour les prêtres, se révolteraient contre les villes, et deviendraient un instrument terrible entre les mains de la réaction. Mais faut-il donc laisser les prêtres et leur puissance debout. Pas du tout. Il faut servir contre eux de la manière la plus énergique, mais non parce qu'ils sont des prêtres, des ministres de la religion catholique et romaine ; mais parce qu'ils sont des agents de la Prusse ; dans les campagnes comme dans les villes, il ne faut pas que ce soit une autorité officielle quelconque, qui les frappe, - il faut que ce soient les populations, en villes, les ouvriers, dans les campagnes les paysans eux-mêmes.

C'est tout l'inverse de ce que les autorités révolutionnaires, dans tous les pays, ont fait jusqu'à présent elles ont été le plus souvent excessivement énergiques et révolutionnaires dans leur langage, et très modérées pour ne point dire réactionnaires dans leurs actes. On peut même dire que l'énergie du langage, plus la plupart du temps, leur a servi de masque pour tromper le peuple, pour lui cacher la faiblesse et l'inconséquence de leurs actes. Il y a des hommes, beaucoup d'hommes dans la bourgeoisie soi-disant révolutionnaire, qui en prononçant quelques paroles révolutionnaires, croient faire la révolution, et qui après les avoir prononcées, et précisément parce qu'ils les ont prononcées, se croient permis de commettre des actes de faiblesse, des inconséquences fatales, des actes de pure réaction. Nous qui sommes révolutionnaires pour tout de bon,

faisons tout le contraire, Parlons peu de révolution, mais faisons-en beaucoup. Laissons maintenant à d'autres le soin de développer théoriquement les principes de la révolution sociale, et contentons-nous de les appliquer largement, de les INCARNER DANS LES FAITS.

Ceux parmi nos alliés et amis qui me connaissent bien, seront étonnés peut-être que je tiens maintenant ce langage, moi, qui ai fait tant de théorie, et qui me suis montré toujours un gardien jaloux et féroce des principes. Ah ! c'est que les temps ont changé. - Alors, il y a encore un an, nous nous préparions à la révolution, que nous attendions les uns plus tôt, les autres plus tard, - et maintenant, quoi qu'en disent les aveugles, nous sommes en pleine révolution. - Alors il était absolument nécessaire de maintenir haut le drapeau des principes théoriques, d'exposer hautement ces principes dans toute leur pureté, afin de former un parti si peu nombreux qu'il soit, mais composé uniquement d'hommes qui soient sincèrement, pleinement, passionnément attachés à ces principes, de manière à ce que chacun, en temps de crise, puisse compter sur tous les autres. Maintenant il ne s'agit plus de se recruter. Nous avons réussi à former, tant bien que mal, un petit parti - petit par rapport au nombre des hommes qui y adhèrent avec connaissance de cause, immense par rapport à ses adhérents instinctifs, par rapport à ces masses populaires dont il représente mieux que tout autre parti les besoins. - Maintenant nous devons nous embarquer tous ensemble sur l'océan révolutionnaire, et désormais nous devons propager nos principes non plus par des paroles, mais par les faits, - car c'est la plus populaire, la plus puissante et la plus irrésistible des propagandes. Taisons quelquefois nos principes quant à la politique, c'est-à-dire notre impuissance momentanée vis-à-vis d'une grande puissance contraire l'exigera, mais soyons toujours impitoyablement conséquents dans les faits. Tout le salut de la révolution est là.

La principale raison pourquoi toutes les autorités révolutionnaires du monde ont fait si peu de révolution, c'est qu'elles ont voulu toujours la faire par elles-mêmes, par leur propre autorité, et par leur propre puissance, ce qui n'a jamais manqué d'aboutir à deux résultats :

1) d'abord de rétrécir excessivement l'action révolutionnaire, car il est impossible même pour l'autorité la plus intelligente, la plus énergique, la plus franche, d'être indre beaucoup de questions et d'intérêts à la fois, toute dictature, tant individuelle que collective, en tant que composée de plusieurs personnages officiels, étant nécessairement très bornée, très aveugle, et incapable ni de pénétrer dans les profondeurs, ni d'embrasser toute la largeur de la vie populaire, - aussi bien qu'il est impossible pour le plus puissant vaisseau de mesurer la profondeur et la largeur de l'océan ;

2) et ensuite, parce que tout acte d'autorité et de puissance officielle, légalement imposé, réveillé nécessairement dans les masses un sentiment de révolte, la réaction.

Ils doivent travailler dans le vif, ils doivent tout créer...

Le dernier et le principal argument des ouvriers des villes contre les paysans, c'est la cupidité de ces derniers, leur grossier égoïsme et leur attachement à la propriété individuelle de la terre. Les ouvriers qui leur reprochent tout cela devraient se demander d'abord qui n'est point égoïste ? Qui dans la société actuelle n'est pas cupide, dans ce sens qu'il tient avec fureur au peu de bien qu'il a pu ammasser et qui lui garantit, dans l'anarchie (on voit que l'auteur emploie ce terme encore en 1870 dans le sens bourgeois et autoritaire) économique actuelle et dans cette société qui est sans pitié pour ceux qui meurent de faim, son existence et l'existence des siens ? - Les paysans ne sont pas des communistes, il est vrai, ils redoutent, ils haïssent les partageux, parce qu'ils ont quelque chose à conserver, du moins en imagination, et l'imagination est une grande puissance dont généralement on ne tient pas assez compte dans la société. - Les ouvriers, dont immense majorité ne possède rien, ont infiniment plus de propension vers le communisme que les paysans ; rien de plus naturel ; le communisme des uns est aussi naturel (au sens de nature sociale, créée par les conditions hist.) que l'individualisme des autres, - il n'y a pas là de quoi se vanter, ni mépriser les autres, - les uns comme les autres étant, avec toutes leurs idées et toutes leurs passions, les produits des milieux différents qui les ont engendrés. Et encore, les ouvriers eux-mêmes sont-ils tous des communistes ?

Il ne s'agit donc pas d'en vouloir aux paysans, ni de les dénigrer. Il s'agit d'établir une ligne de conduite révolutionnaire qui tourne la difficulté et qui non seulement empêcherait l'individualisme des paysans de les pousser dans le parti de la réaction, mais qui au contraire s'en servirait pour faire triompher la révolution.

Rappelez-vous bien, chers amis, répétez-vous le cent fois, mille fois dans la journée, que de l'établissement de cette ligne de conduite dépend ABSOLUMENT l'issue : le triomphe ou la défaite de la révolution.

Vous conviendrez avec moi qu'il n'est plus temps de convertir les paysans par la propagande théorique. Resterait donc, en dehors du moyen que je propose, qu'un seul moyen : celui du terrorisme des villes contre les campagnes. C'est le moyen par excellence, choyé par tous nos amis, les ouvriers des grandes cités de la France, qui ne s'aperçoivent et ne se doutent même pas qu'ils ont emprunté cet instrument de révolution, j'allais dire de réaction, dans l'arsenal du jacobinisme révolutionnaire, et que s'ils ont le malheur de se servir de cet instrument, ils se tueront eux-mêmes, plus que cela ils tueront la révolution elle-même. Car quelle en sera la conséquence inévitable, fatale ? C'est que toutes les populations des campagnes, 10 millions de paysans, se jetteront de l'autre côté et renforceront de leurs masses formidables et invincibles le camp de la réaction (2).

Dans les circonstances actuelles, l'application de la méthode terroriste, tant affectionnée des Jacobins, est évidemment devenue impossible. Et les ouvriers de France, qui n'en connaissent pas d'autres, sont dérouterés.

(2) M. Bakoumine. Lettre à un Français, Oeuvres t. II p. 221 - 230.

Ils se disent avec beaucoup de raison qu'il est impossible de faire du terrorisme officiel, régulier et légal, ni d'employer des moyens coercitifs contre les paysans, qu'il est impossible d'instituer l'Etat révolutionnaire, un Comité de salut public central pour toute la France dans un moment où l'invasion étrangère n'est pas seulement à la frontière comme en 1792, mais au coeur de la France, à deux pas de Paris. Ils voient toute l'organisation officielle crouler, ils désespèrent avec raison de pouvoir en créer, une autre, et ne comprenant pas de salut, eux révolutionnaires, en dehors de l'ordre public, ne comprenant pas, aux hommes du peuple, la puissance et la vie qu'il y a dans ce que la gente officielle de toutes les couleurs, depuis la fleur de lys jusqu'au rouge foncé, appelle l'anarchie, ils se croisent les bras et se disent : Nous sommes perdus, la France est perdue.

Eh non ! mes chers amis, elle n'est point perdue, si vous ne voulez pas vous, perdre vous-mêmes, si vous êtes des hommes, si vous avez du tempérament, de la vraie passion dans vos coeurs, si vous voulez la sauver. Vous ne pouvez plus la sauver par l'ordre public, par la puissance de l'Etat. Tout cela, grâce aux Prussiens, je le dis en bon socialiste, n'est que ruine à présent. Vous ne pouvez même pas la sauver par l'exagération révolutionnaire du pouvoir public, comme l'ont fait les jacobins en 1793. Eh bien, sauvez-la par l'anarchie. Déchaînez cette anarchie populaire dans les campagnes aussi bien que dans les villes, grossissez-la qu'elle roule comme une avalanche furieuse, dévorant, détruisant tout : ennemis et Prussiens. C'est un moyen héroïque et barbare, je le sais. Mais c'est le dernier et désormais le seul possible. En dehors de lui point de salut pour la France. Toutes ses forces régulières étant dissoutes, il ne lui reste que l'énergie désespérée et sauvage de ses enfants - qui doivent choisir entre l'esclavage par la civilisation bourgeoise ou la liberté par la barbarie du prolétariat (3).

Ce qui peut seul sauver la France, au milieu des terribles, des mortels dangers, extérieurs et intérieurs, qui la menacent présentement, c'est le soulèvement spontané, formidable, passionnément énergique, anarchique, destructif et sauvage, des masses populaires sur tout le territoire de la France....

Il se trouvera bien, dans la classe bourgeoise, et notamment dans le parti radical, un nombre assez considérable de jeunes gens, poussés par le désespoir du patriotisme, qui se rallieront au mouvement socialiste des ouvriers ; mais ils n'entreprendront jamais, ils ne peuvent pas prendre l'initiative. Leur éducation, leurs préjugés, leurs idées s'y opposent...

Je pense qu'à cette heure en France, et probablement aussi dans tous les autres pays, il n'existe plus que deux classes capables d'un tel mouvement : les ouvriers et les paysans. Ne vous étonnez pas que je parle des paysans. Les paysans même français ne pèchent que par ignorance, non par manque de tempérament. N'ayant pas abusé ni même usé de la vie,

(3) M. BAKOUNINE. Lettre à un Français, Oeuvre t. II, p. 232-234.

n'ayant pas été usés par l'action délétère de la civilisation bourgeoise, qui n'a pu que les effleurer à peine à la surface, ils ont conservé tout le tempérament énergique, toute la nature du peuple. (4).

Il faut, suivant l'exemple des villes, qui se sont délivrés de tous les fainéants exploités et qui ont commis la garde des villes à des enfants du peuple, à de bons ouvriers, il faut qu'ils se défassent aussi de tous leurs beaux Messieurs, qui fatiguent, déshonorent et exploitent la terre, sans la cultiver de leurs bras, par le travail d'autrui. Ensuite il faut les mettre en défiance contre les gors bonnets du village, contre les fonctionnaires et autant que possible contre le curé lui-même. Qu'ils prennent ce qu'il leur plaît dans l'église et sur les terres de l'église, s'il y en a, qu'ils s'emparent de toute la terre de l'Etat, aussi bien que de celle des riches propriétaires fainéants propres à rien (5).

Les paysans, l'immense majorité des paysans au moins, ne n'oublions jamais, quoique devenus propriétaires en France, n'en vivent pas moins du travail de leurs bras. C'est là ce qui les sépare foncièrement de la classe bourgeoise, dont la plus grande majorité vit de l'exploitation lucrative du travail des masses populaires ; et ceux qui les unit, d'un côté, aux travailleurs des villes, malgré la différence de leurs positions, tout au désavantage de ces derniers, et la différence d'idées, les malentendus dans les principes qui en résultent malheureusement trop souvent (6).

Je n'ai jamais cru que même dans les circonstances les plus favorables, les ouvriers puissent jamais avoir la puissance de leur imposer la communauté ou bien la collectivité ; et je n'en ai jamais désiré, - parce que j'abhorrer tout système imposé, parce que j'aime sincèrement et passionnément la liberté. Cette fausse idée et cette espérance liberticide constituent l'aberration fondamentale du communisme autoritaire, qui parce qu'il a besoin de la violence régulièrement organisée, a besoin de l'Etat, et parce qu'il a besoin de l'Etat, aboutit nécessairement à la reconstitution du principe de l'autorité et d'une classe privilégiée de l'Etat. (Aussi) ce serait en faire des ennemis de la révolution à coup sûr ; ce serait ruiner la révolution. Quels sont les principaux griefs des paysans, les principales causes de leur haine sournoise et profonde contre les villes ?

1° Les paysans se sentent méprisés par les villes, et le mépris dont on est l'objet se devine vite, même par les enfants, et ne se pardonne jamais.

2° Les paysans s'imaginent, non sans beaucoup de raisons, sans beaucoup de preuves et d'expériences historiques à l'appui de cette imagination, que les villes veulent les dominer, gouverner, les exploiter souvent et

(4) M. Bakounine. Lettre à un Français, Oeuv. t. II, p. 215, 216.

(5) Voir aussi, p. 218 de l'ouvrage précité.

(6) -d°-, voir l'Empire Knouto-germ. et Rév. Soc. t. II, p. 341-342.

leur imposer toujours en ordre politique dont ils ne se soucient pas.

3° Les paysans en outre considèrent les ouvriers des villes comme des partageux, et craignent que les socialistes ne viennent confisquer leur terre qu'ils aiment au-dessus de toute chose.....

Dans l'intérêt de la révolution qui doit les émanciper, les ouvriers doivent cesser au plus vite de témoigner ce mépris aux paysans. Ils le doivent aussi par justice, car vraiment ils n'ont aucune raison pour les mépriser, ni pour les détester. Les paysans ne sont pas des fainéants, ce sont de rudes travailleurs comme eux-mêmes. Seulement, ils travaillent dans des conditions différentes. Voilà tout. En présence du bourgeois exploiteur, l'ouvrier doit se sentir le frère du paysan....

Ils (les paysans français) marcheront avec eux aussitôt qu'ils se seront convaincus que les ouvriers des villes ne prétendent pas leur imposer leur volonté, ni un ordre politique et social quelconque, inventé par les villes, pour la plus grande félicité des campagnes, aussitôt qu'ils auront acquis l'assurance que les ouvriers n'ont aucunement l'intention de leur prendre leurs terres....

Ils aiment la terre, qu'ils prennent toute la terre et qu'ils en chassent tous les propriétaires qui l'exploitent par le travail d'autrui....

L'histoire nous prouve que jamais les nations ne se sentiront aussi puissantes au dehors que lorsqu'elles se sentiront profondément agitées et troublées à l'intérieur, (et) rien de plus naturel, la lutte c'est la vie et la vie c'est la force (7).

(7) M. Bakounine, Lettre à un Français, Oeuvres t. II, p. 234-236, 239, 242, 247.

DETOURNEMENT DES MURS

I - Exemple - Dans le système féodal, la classe seigneuriale exerçait le pouvoir dans ses structures, mais aussi dans ses châteaux-forts, qui en étaient le symbole.

Pour dépasser le système il a fallu non seulement modifier certains rapports (production, travail, etc...) mais aussi détruire les enceintes fortifiées ou les abandonner car elles ne correspondaient pas aux nouvelles structures.

II - Aujourd'hui le pouvoir s'exerce toujours dans ses structures et dans les murs construits pour les recevoir donc qui en sont le reflet (Ex : mille portes de valets avant d'arriver au saint des saints directorial)

murs des bureaucraties fonctionnelle du pouvoir - mairies préfectures, ministères, assemblées, Sénat, Elysée....

murs de la répression - gendarmeries, polices, prisons... palais de justice - cours correctionnelles et d'assises.

murs de l'idéologie - théâtres, cinémas, maisons de l'endoctrinement.

La culture, écoles, lycées, facultés, maisons de la radio, maisons de presses, églises.....

murs de la production, usines

murs de la passivité - monument d'art monuments aux morts, cimetières,

murs de la distribution grands magasins, petits magasins intermédiaires de toutes sortes.....

murs de la misère quotidienne, villas, H.L.M. et toutes constructions d'habitation.

Le pouvoir utilise ces murs - il les protège par des lois. Il s'agira de les utiliser différemment sinon de les détruire. ^{ses}

Le détournement des murs c'est :

1 - montrer que le pouvoir s'exerce selon un découpage de l'espace correspondant à son idéologie (ex : urbanisme, etc...)

2 - en faire un usage autre que celui voulu par le pouvoir (abriter ses bureaucraties et....)

3 - lutter directement contre le pouvoir.

III - 1 - les murs sont protégés (interdiction d'afficher, de " ")

2 - sanctions pénales contre les auteurs de graffitis.

3 - Il y a donc bien lutte puisque d'un côté le pouvoir défend ses propres expressions et que d'un autre côté il est égressé (par des révolutionnaires ou non.)

IV - Mais il ne faut pas croire que tout ce qui est écrit sur les murs est révolutionnaire (ou même subversif) - la raison est que certains n'ont rien compris puisque l'on trouve même des inscriptions pour de Gaulle ou Pompidou ou Nicoud, ou Mao.

Il ne faut pas confondre le détournement des murs dont la lutte contre le pouvoir (information accusation, formules humoristiques, qui sont révolutionnaires) avec la propagande idéologique (qu'elle soit gaulliste, royaliste, maoïste, trotskyste ou anarchiste).

V - Ecrire des slogans -(nouveaux ou reprendre des anciens) ne sert qu'à créer de nouveaux mythes des symboles - des formules creuses n'ont jamais rien expliqué ni servi à rien et si l'on est pas capable décrire quelque chose il vaut mieu balancer un sac/de peinture sur les murs.
/de merde

D'abord ça évite de dire des conneries et ensuite c'est plus emmerdant à enlever.

VI - Ce texte ne traite que du détournement des murs.

(rappel Archinoir n° 1 détournement des bandes dessinées).

A LA VERMINE CLERICALE SUCCEDENT LES ZELATEURS D'UN CHRIST ROUGE

tu es l'expression de ta propre réception

R

Les esprités du ciel Apollo 9 set out of our sun .
n'écoutez pas les conseils des vieux cons ils trouvent
du plaisir à vous infecter de leurs
défaites racornies

Flageorneurs du capital

quant à vos

Requel

Welch

témoigne

ne silh

largement

pourriture

défaites lesquelles

le talent dont

cette pourrait

suffire

VI

L'ère du bonheur

le resserrement

MURS

Faites de

filet à t... les

images-lan

DE débranch... vous

PASSÉ-FUTUR

vos buts ne sont

que les images que

l'on vous a fait espér-

er à l'école PRIMAIRE

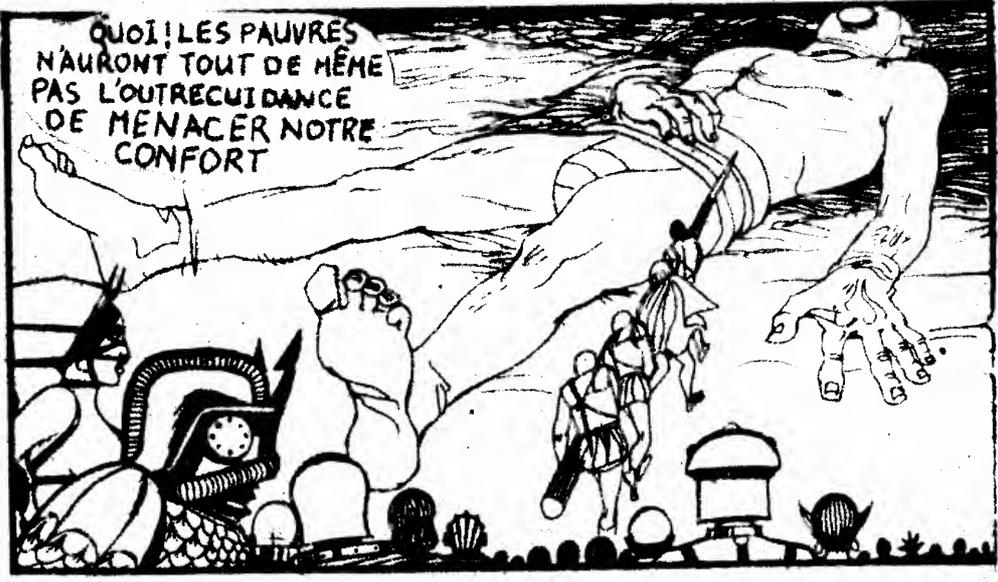
les canards au sang

LE MENSONGE SUCCEDE A LA REPRESSION



IL VEUT NOUS CLORE LES YEUX

LA PRESSE POURRIE CHERCHE A CACHER AU PEUPLE SES PROPRES SOUFFRANCES



QUOI! LES PAUVRES N'AURONT TOUT DE MEME PAS L'OUTRECUIDANCE DE MENACER NOTRE CONFORT



CE N'EST QU'UN DEBUT

B 7 0



DESORMAIS NOUS BRISERONS TOUS LES CARGANS DE LA VIE QUOTIDIENNE

les canards au sang



" Les Carrots au sang "